

RÉCITS
ANALYSES
& CRITIQUES

TIMULT

INSTANTANÉ
**Transgression
et illégalité**

page 4



**Fichage au temps
des contre-sommets:**

« Il y a un cauchemar dans mon placard »

page 10

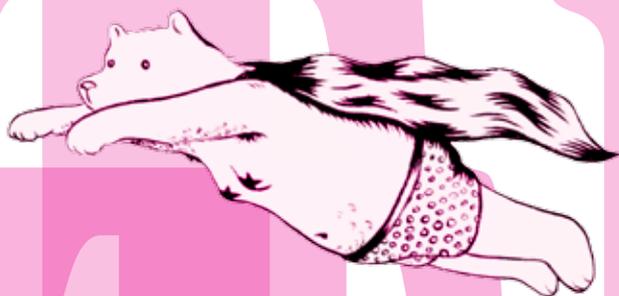
Vagins de famille

page 30

N°2
mars 2010

parution trois fois par an

prix libre / prix libraire 3 €



SOMMAIRE

INSTANTANÉ	Transgression et illégalité	4
FRAGMENTS ET RACONTARS	Il y a un cauchemar dans mon placard	10
STRATÉGIES	La mentalité du mangeur de viande	26
MON CORPS EST UN CHAMP DE BATAILLE	Vagins de famille	30
COURRIERS		34
NOTES DE LECTURES ET AUTRES BRÈVES	Femmes kurdes dans la lutte armée	38

Hiver froid, timult gras...

À Timult, nous ne sommes pas des mauviettes ! Comme cet hiver était spécialement froid, et plutôt que de faire de la gonflette, alors qu'à la troisième mi-temps nous étions déjà assez pompettes, nous avons décidé de braver les conditions extrêmes – les plus hautes montagnes, les plus enneigées, le plus au nord du nord – pour boucler ce numéro deux. Parce que les extrêmes, on aime ! Tout cela pour aiguïser notre esprit critique et notre fougue à la narration.

La diffusion du premier numéro a résonné, nous ramenant de multiples échos portés par des voix, du papier, des cables numériques et même des rumeurs plus lointaines et imprécises. Nous vous en relatons quelques morceaux choisis dans la



nouvelle rubrique
« courriers » (p. 34).
Nous avons
aussi commencé
à débattre de
Timult en public,
notamment lors
d'un passage
sympathique par les
Cévennes agitées
d'occupations et de
lieux d'organisation
autonomes.

Les dialogues
entamés nous réjouissent car ils
participent à ce que nous voulions
créer en fabriquant une revue :
un espace de débat vivant et
contradictoire. Et bien sûr, ça nous
a fait vraiment plaisir d'entendre
que certain.es d'entre vous ont été
inspiré.es, touché.es par cette manière
de mêler récits et analyses.

Nous faisons le pari de continuer sur
notre lancée pour explorer plus loin ce
qui meuble nos univers politiques : des
idéologies qui ne se nomment pas (p. 26),
les plaisirs et revers des transgressions
(p. 4) et les vagins de famille (p. 30). Ou
encore le corps à corps avec l'État, sa
justice et sa capacité à nous *aider* dans
nos choix de vie (p. 10).

Du texte tout droit sorti de la salle de
slam à l'interminable récit kafkaïen en
passant par la réflexion à température
ambiante, il y en a pour tous les goûts,
ou presque.

Que ces textes et ces images vous
inspirent, vous bouleversent, vous
fassent rire et vous donnent la GniAKE !

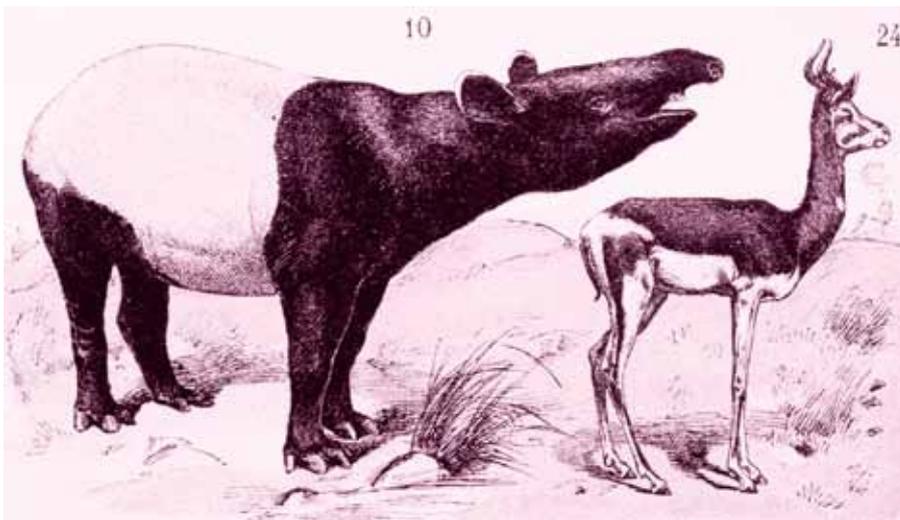


Notre deuxième moisson d'ateliers d'écriture s'est attardée sur des récits de transgression. Comment sauter des barrières peut nous enthousiasmer, nous renforcer, se payer cher ou encore nous laisser un goût amer d'incertitude et d'isolement ?

Plutôt que de faire l'éloge absolu et facile du renversement de toutes les contraintes, plongeons dans des ambiances où se bravent les interdits et s'arrachent nos camisoles, où s'explorent des territoires inconnus et dangereux.



TRANSGRESSION ET ILLÉGALITÉ



« T'AS PEUR DE QUOI ? »

Ah !... les petites choses de la vie que l'on fait sans réfléchir, sans penser à rien !...

Petits récits de transgressions avec un oeil d'aujourd'hui. Mon esprit de « femme » bien construit.

Qui plus est : citoyenneté bien intégrée.

Pour Noël, c'est dit : je voulais une caisse à outils ! Contre vents, marées et l'avis des grands-parents... mais pourquoi ne sont-ils donc pas d'accord ? Peut-être ne me le suis-je même jamais demandé. N'empêche que – accompagnée de poupées discrètement refilees – je l'ai eue, ma caisse à outils !...

Transgression de mon enfance ?... sans conscience.

Transgression... des normes : sans le vouloir, sans le savoir, quelques fois cela

se produit, depuis l'histoire de ma première caisse à outils. Pourtant ô combien je me sens « normale », transparente, évanescence à la cité sociale...

Il est 13 heures. Mercredi : sortie de cantine, liberté octroyée de quelques heures, fugaces, hors des remparts de l'internat. Rendez-vous pris : 14 heures, parc Rochegude, comme d'habitude, ou dans l'usine abandonnée, en face du lycée. Sortie du *discount* : « On ne sort pas ! Venez par là ! » Et c'est parti pour une bonne remontrance, deux paquets de chewing-gums tout proche de la panse : seul souvenir d'objet volontairement dérobé. Dérisoire, mais qui laissera des traces...

Transgression... de la loi : soi-disant, je m'en fous. Mais qu'est-ce donc que ces frissons à l'idée, même juste évoquée, de voler en supermarché, d'être vue en

train de taguer...

PEUR DE QUOI ?

Hé ! Moi ! T'as peur de Quoi ?

22H30 : rues piétonnes de cette bourgade bourgeoise. Coin de rue dérobé pour un instant. Assis.es, nous devisons, buvons, fumons joyeusement. La voiture – qui nous fait pester, s'insurger contre cette gêne occasionnée à notre ronde – s'arrête : surprise ! Police, papiers SVP ! circulez, circulez ! « Mademoiselle (*connard* !), dehors, ici, maintenant ! et vos parents ?? – J'ai 18 ans ! Samedi soir, même pas minuit, petit centre ville d'Albi »... *ppfffff* !

Transgression, enfin, peut-être un moyen... vers autre chose...

Deux phrases vites échangées, avec une personne catégorisée [enfant] : « Madame, on peut tricher ?... – Faut juste pas se faire gauler »...

L'INTERDIT DU PLAISIR

Les lois du seigneur sont impénétrables, dit-on. En tous cas, ces lois martelées dans mon crâne ont bien pénétré mon corps. En parler, là, ici, maintenant, ce n'est pas facile.

Je voudrais m'attarder un peu sur l'interdit du plaisir. Se faire du bien est un péché, dit-on.

Petite, je me posais plein de questions sur ça, l'interdit, le bien et le mal, la punition...

Il y avait donc comme deux points de vue, à l'extérieur du moi. Vous connaissez, *Tintin au Tibet*, l'image du chien Milou hésitant entre le plaisir et le devoir, bouffer l'os ou sauver l'homme, l'ange gardien et le démon ? Bref, ma pensée était presque tout le temps divisée ainsi, la Très Sainte Église Catholique et la Valeureuse École Républicaine, le père

et la mère, les feux de signalisation... Je ne pouvais agir selon mon ressenti des choses, mes désirs, ma personne. J'avais besoin de savoir ce que les autres, les gens, les livres, les lois en disaient.

C'est très fatigant.

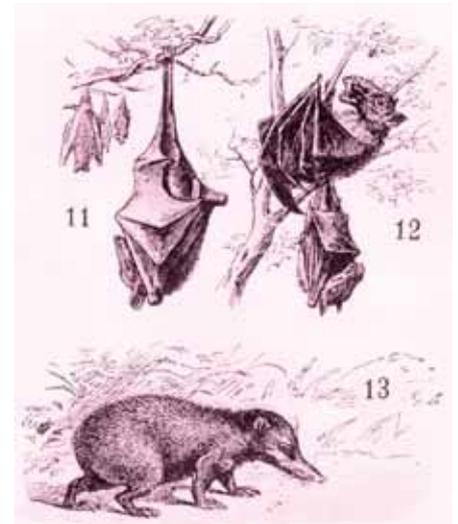
Le conflit à l'intérieur, le cœur qui s'emballe, mes épaules voûtées, la peur, la peur, la peur de mal faire, la peur d'être jugée, la peur de la punition.

Donc, les questions sont à l'extérieur, mon corps figé, la pensée impossible, immobilisée.

Pourtant, il y avait le *désir*.

Parfois, je *cédais* à la tentation.

En clair et en décodé, je tentais de me masturber, avec et malgré le sang coupable qui montait à la tête, les points



d'interrogations dans ma tête, qui me coupait de ressentir mon corps, empêchaient le plaisir dans mon corps.

Il y avait mes mains qui caressaient gentiment ma peau, l'excitation qui montait, montait, et tout se divisait. Les sensations de plaisir brisées par les idées reçues (*c'est mal, j'suis pas normale, ça rend folle...*). Mes mains n'existaient plus avant même de s'aventurer dans la chaleur de mon sexe.

Mes joues brûlantes sous la honte se souviennent de ces premières années de tentatives masturbatoires.

Ensuite, il y a eu la sexualité hétéro socialement autorisée.

Là, j'ai plutôt apprécié l'interdit parental qui m'entraînait dans le plaisir de faire le mur pour rejoindre mon amoureux, les pas ralentis par la neige, le ciel étoilé, le froid aux joues, et mon sexe gardé chaud *pour lui*, l'amoureux.

Comme je m'arrangeais bien avec les lois ! Le plaisir de transgresser les lois religieuses et familiales au risque de la répression paternelle... Le plaisir dans le plaisir partagé, le plaisir à faire plaisir, même hors mariage c'est bien, c'est généreux, non ?

C'est dangereux, oui !

Pour m'arranger avec les lois, je me suis soumise au bon vouloir des autres. Déjà enfant, je n'ai pas su dire non. Longtemps j'ai vécu le plaisir dans la culpabilité de transgresser mes lois et dans la soumission aux lois des autres.

Après, ça rejoue la même chose, la fraude, le vol, les actions militantes... excitation et peur mêlées, transgression des lois républicaines et normalité alternative, identité propre et pensée unique de groupe artistes, anarchistes, totes, écolos, bisounours... etc.



du sacrifice pour l'autre ou n'importe quelle cause, et la dévalorisation du chômage, de la *farniente*, du plaisir de ne rien faire d'autre qu'être soi.

Comment on en vient à transgresser un interdit énoncé par l'éducation, la culture et/ou transmis, enfoui dans le corps. Comment on parvient à éliminer les barrières, les habitudes et la peur de la répression, à l'intérieur et dans la société.

Transgresser l'interdit de plaisir c'est déjà être connectée avec soi, ressentir ses désirs et éliminer les barrières. C'est aussi différencier le désir et la frustration, le plaisir et la compensation des manques et des névroses.

sion perverse du pédophile collectionneur et l'interdit du plaisir présent dans tout mon corps et non moins pervers. J'avais surtout besoin d'être comprise par mes parents en réparation du traumatisme, pour me retrouver.

Le traumatisme vécu ou hérité éjecte l'être hors du corps. Je ne s'identifie plus qu'aux névroses et aux choses extérieures (la société, la famille, le groupe). Or, si je ne ressens pas (de l'intérieur) ce que je sens, je ne peux pas savoir ce que je pense. Alors je pioche à l'extérieur de moi, dans ou contre l'éducation, dans les livres ou dans la rue, ce que je dois penser et comment vivre.

Voilà, je m'interroge sur l'identification à un mode de vie, de pensée et d'action, en réaction inconsciente à la négation de l'identité profonde par le traumatisme individuel, familial ou social.

Si on commence à transgresser l'interdit (de plaisir ou autre) par nécessité, on en vient peut-être à le transgresser par habitude, comme un fonctionnement automatique.

On peut essayer de se demander sincèrement si le fait même de transgresser n'est pas la raison profonde de la transgression. On peut se croire libéré, déformatée et conscient.e dans la pensée et dans les actes alors qu'on obéit à un fonctionnement intérieur involontaire.

Et puis, sur l'interdit que je sentais par rapport à la masturbation, il y a certes la responsabilité de la religion, de la morale, de l'éducation, mais aussi ce que j'ai vécu – une agression sexuelle à dix ans, que j'ai « oubliée », dans le texte, pendant l'atelier. En fait, avant cette agression j'avais assez naturellement commencé à transgresser l'interdit du plaisir sexuel, seule ou avec des copines.

Ça a fait un gros micmac dans ma tête, l'impression peut-être d'une punition... La transgression de l'interdit du plaisir sexuel a été stoppée net par l'acte subi. Cette agression, c'était une intrusion en moi. J'ai été niée, coupée de mon corps, dépossédée de mon identité profonde ; c'était une perversion, d'où confusion à l'intérieur.

J'aurais eu besoin d'un soutien, pour comprendre la résonance entre l'obses-

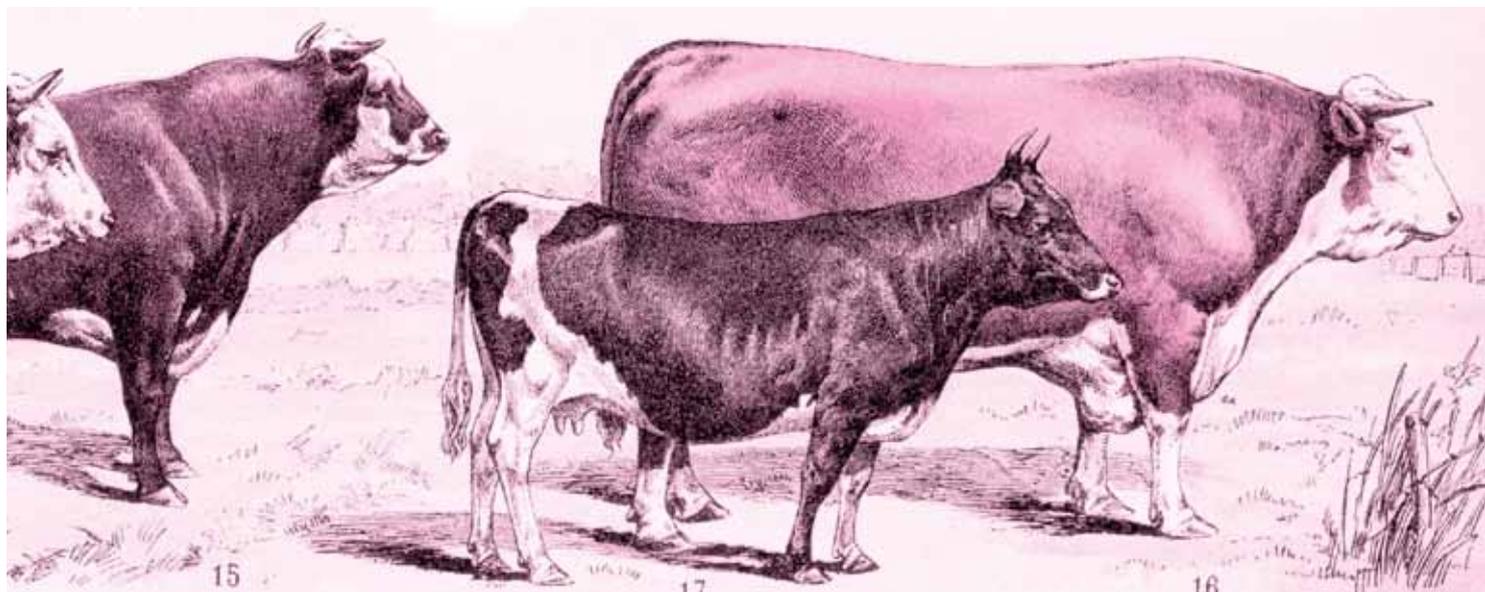
COMMENTAIRE APRÈS-COUP

Au départ je voulais écrire sur la transgression de l'interdit de plaisir dans notre société, dans tous les domaines, le vrai plaisir, celui qui contente un désir personnel et non une envie de consommation défrustrante inculquée par la société (vous me suivez ?).

L'interdit qui formate.

L'interdit de plaisir c'est la perte d'identité. Je ne pouvais pas penser par moi-même, formuler un désir, parce que je ne pouvais pas ressentir, sentir consciemment de l'intérieur, parce que mon corps ne m'appartenait pas ; j'aurais eu besoin de me sentir autorisée à me toucher, parce que mon corps ne m'appartenait pas.

L'interdit de ne pas travailler – par exemple, pas de bras (faute) pas de chocolat (punition) – induit la valorisation de la souffrance endurée pour le travail,





« LUEUR BLEUTÉE »

C'était lui : j'aimais son corps bronzé, ses cheveux courts et très noirs, ses yeux sombres et sa manière surprenante de parler allemand. Il faisait des phrases bizarres, les mots dans sa bouche prenaient un autre relief, plus de rondeur, et il aimait faire des blagues. Il avait quelque chose de très triste au fond des yeux et dans les rides de son front, mais il n'en parlait jamais. Il parlait du moment présent, de ce qu'on pouvait y débusquer de réconfortant, d'insolite ou de beau. En vérité, nous ne parlions pas beaucoup, car ni lui, ni moi ne maîtrisions bien l'allemand. Nos corps se parlaient sans nos voix, nos yeux et nos mains servaient d'interprètes tant aux fluctuations du cœur qu'aux banales interactions du quotidien.

Il venait d'acheter une petite voiture rouge, payée à la sueur de son front et au déglissement de son dos à porter des caisses dans des entrepôts de supermarché.

Nous devons traverser la carte de France du nord-ouest au sud-est, une grande diagonale de bitume et de pétrole consommé.

Se déplacer, tout en restant assise des heures durant, n'est pas une activité palpitante à la base.

Mais c'est un truc qu'on fait comme ça souvent, sans même trop s'en rendre compte, parce que ça se fait, que tout le monde le fait.

Là nous faisons face à une embûche autrement plus sérieuse que les courbatures et l'engourdissement d'un corps immobile qui se déplace : nous devons éviter absolument les barrages routiers. Voilà, nous ne pouvions pas nous faire contrôler par les flics, sinon, il serait embarqué, direction centre de rétention puis charter. Je ne sais même pas pourquoi il avait quitté son pays d'origine, s'il risquait particulièrement d'y être persécuté. Mais ça aurait été grave de toute façon qu'il soit ainsi kidnappé, retenu en otage et expulsé. Je sentais

que ça serait terrible pour lui d'être ainsi arraché à la vie qu'il se construisait ici, après les nombreuses épreuves qu'il avait traversées pour obtenir cet appart' et ce boulot.

J'aimais son corps chaud d'une manière sensuelle, instinctive. Ensemble, nous nous réconfortions de la brutalité du monde.

Nous avons donc roulé ensemble de nuit, flippant chaque fois que se profilait un gyrophare ou une lueur bleutée.

Mais nous n'avons été ni contrôlés, ni arrêtés.

Nous n'avons récolté, de ce voyage, que les habituelles courbatures et la sensation d'abrutissement qui naît des kilomètres trop vite engloutis.

En faisant ce voyage avec lui, j'ai expérimenté, pour un moment, la précarité de se déplacer sans une carte d'identité de l'Union Européenne. J'ai plus mesuré les lourds effets d'être simplement née à l'intérieur de ces frontières plutôt que d'autres, d'avoir la peau blanche et de parler français sans accent.

« JE SUIS VENUE VOLER CECI »

Début d'une envolée personnelle, imbriquée dans le début d'une histoire d'amour.
Impacts sur l'un et l'autre, d'idées de renouveau, d'une liberté de repenser, 'dé-penser',
désapprendre, d'inventer sa vie, ..

Nous voulions nous épater l'un l'autre .. cette énergie qui se sème sur ceux qui
s'aiment, depuis peu surtout, cela allait de soi .. jusqu'à l'autre . !.

Dans cette envolée donc, le vil vol était souvent de mise.

Commencement d'une nuit seule.

Une nuit avec des nuées de doutes mais dénuée de peurs.

La pluie, le froid.

Je sentais une force confortablement installée en moi et une confiance chaude, assise
dessus.

C'est ainsi que mon personnage prit la porte.

Je sortis de mon enclos en voiture.

L'excitation comme accès.

Le début de cette anecdote s'inscrivait déjà ..

Je pensais à lui, cet homme siamois, en lui je m'entendais résonner.

Je m'arrête devant cette Ferme, que nous avions repérée ensemble .. plus précisé-
ment le hangar, sous lequel quelque chose pendait à une corde.

Je sors de la voiture. Il pleut des cordes, cordes que je ne sens plus.

Couteau à la main, je cours.

Je dois monter le grillage pour atteindre mon envie.

Forts, des aboiements inattendus .. aboyer du noir .. dans le noir.

Je glisse.

La peur vient pas .. à pas en moi.

Danger visuel face à ces chiens – j'enfouis grognements dans mes oreilles, pour qu'ils
ne parviennent pas à celles des fermiers.

Je suis venue pour voler ceci.

Pour qu'il m'écoute, lui raconter ce moment de vie, et ce qui va s'écrire dans notre
mémoire sera une réussite.

Pas de point final avant ça.

Je remonte le grillage. Tends la main aussi haut que possible pour vite tailler la corde
et la route.

La corde s'amincit .. sciée .. sciée... ça y'est !

Ma proie est tombée.

Chiens fous, entêtants ..

La tête dure, je passe sous le grillage, ce qui devient mon 'dû'.

Je cours – C'est lourd – Je suis si légère à ce moment-là que cela m'aide à courir
sur terre !..

Les deux personnages principaux de mon histoire, moi comprise, détalons... haut et
vite .. !.

Je rentre chez moi.

Grisée quelques heures ..

Fière de ces barrières dépassées. ..

Cette histoire est loin d'être ma plus insolite .. mais elle est surtout un symbole ..
Vol pour une envolée de la Peur.

– Dépasser les bornes ou ne pas les voir. .. être borGnes face aux limites –



FRAGMENTS ET RACONTARS



Entre la fin d'un millénaire et le début du suivant, de nombreuses personnes avaient l'impression d'un nouveau départ politique. Les contre-sommets mobilisaient beaucoup d'énergies et d'attention : formes d'organisation et d'action à inventer, nombreux.euses emprisonné.es et blessé.es à soutenir, intenses moments de résistance collective et de solidarité...

À l'heure où nous avons presque l'impression de parler d'un mouvement historique en évoquant ces ambiances particulières, qui ont certainement marqué nos cultures politiques du présent, voici le récit introspectif d'une aventure fabriquée dans le sillage de la répression. Comment le contrôle policier des

informations et des corps peut s'imbriquer dans le fil d'une vie, marquer la chair et l'âme, dévier ou orienter une existence.

Nous faisons de nouveau le pari de l'explicite : c'est le récit d'une politisation qui revient sur des questions plus secrètes, plus intimes, celles que l'on mâchonne en silence lorsque l'on est *plongé.e là-dedans*,

c'est aussi l'histoire d'un cheminement, depuis une posture citoyenniste bien assimilée, vers la construction d'une conscience politique plus autonome, un éloignement de l'État et de sa justice,

c'est enfin un texte qui explore dans le détail des ambiances et des tensions liées à ce qu'on appelle « l'anti-répression » – et qui peut parfois occuper une grande place dans nos vies (politiques).

En lisant tout cela, on peut se dire : « Mais pourquoi faire tout un tabac de cette histoire de fichage et de procès à rallonge ? » Certes, d'autres risquent plus. Des choses plus graves sont arrivées et arriveront, arrivent à des proches et moins proches en terme de répression, d'obstacles à poursuivre librement sa vie. Et il manque souvent les mots qui nous rendraient plus fort.es et plus habiles face à ces horreurs. Les circonvolutions de ce récit s'emploient déjà à multiplier les angles d'attaque pour tordre le cou de la répression.



Il y a un cauchemar dans mon placard

Un voyage un peu fou vers l'autre bout de la planète et le premier poste-frontière franchi depuis longtemps. Le douanier regarde mon passeport, mon visage, le passeport, son écran, mon visage, trente secondes. Il pianote sur son clavier en clignant des yeux, quitte nerveusement son guichet. Trois gars en uniforme pour m'escorter dans leur bureau et un truc se tord dans mon ventre et ma gorge et mon cœur bat. Ça fait neuf ans maintenant... pas possible que je ressente encore ça. Une heure et demie d'attente, avec ces types penchés à huit sur un ordi et leurs regards qui font encore le va-et-vient entre l'écran et mon visage, inexpressif de l'autre côté de la vitre. Un flic m'explique dans un mauvais anglais que j'ai fait « des choses très très très mauvaises, il y a longtemps » et que « je suis très très très suspecte » : on va devoir me fouiller. Bon, je ne risque sans doute rien d'autre qu'un refoulement. Ne pas vivre ça, de l'air. Tout va bien, calme-toi. Mon cœur explose, je sue, je veux sortir, c'est intenable. Je ne peux pas encadrer les douaniers.



PRAGUE 2000

Hop, des années plus tôt, en septembre 2000, j'étais petite. Jamais vu de grande manif, ni très assurée dans mes idées politiques. Je suis allée me balader en République Tchèque. Une semaine de vacances avec mon meilleur ami. Le dernier jour, il y avait à Prague une manifestation contre le Sommet du Fond Monétaire International et de la Banque Mondiale. Pourquoi ne pas y faire un tour ?

C'était le début des mouvements de contestation des contre-sommets en Europe. Comme pour les sommets suivants (Nice, Davos, Göteborg, Laeken, Barcelone, Gênes...), l'arsenal répressif pré-11-Septembre était massif : 11 000 policiers pour 12 000 manifestant.es, une propagande anti-casseur qui avait provoqué le barricadage préventif de la moitié de la ville et le report de la rentrée scolaire.

Dans cette cohue, j'ai suivi la masse des manifestant.es, me suis dispersée quand tout.es se dispersaient et suis rentrée

me coucher à la nuit tombante, pour fuir les traques policières qui s'annonçaient et m'effrayaient vaguement. Au matin, comprenant que les flics poursuivaient leurs ratissages (mais sans vraiment réaliser que j'allais m'y exposer), je suis partie en balade à travers la vieille ville, avec une dizaine de personnes rencontrées dans le défilé la veille. Difficile de dire si nous voulions seulement saisir l'ambiance, si nous cherchions d'hypothétiques mots d'ordre laissés par des activistes locaux, ou si nous partions à la découverte naïve des monuments historiques de Prague. Nous avons été contrôlé.es au milieu d'une rue vide et calme, embarqué.es au commissariat central puis transféré.es dans une prison en banlieue, avant d'être relâché.es avec ordre de quitter le territoire.

En fait, les flics ramassaient tout ce qui avait l'air jeune, en groupe, susceptible d'avoir participé aux manifestations. Neuf cents personnes en deux jours, je crois. Il y a eu de nombreuses et graves violences contre des détenu.es, dont six-cent conduit.es en centre de reten-

tion à deux cents kilomètres de la capitale, avant expulsion. Plusieurs restèrent emprisonné.es les longues semaines et mois qui suivirent ; aucun.e de ces détenu.es-là n'était ressortissant.e de l'Union Européenne.

Pour moi et mon passeport, la garde-à-vue s'en tient au délai légal de vingt-quatre heures. Aussitôt libérée, je sombre dans une sieste de vingt-deux heures dans un appartement inconnu. Au réveil, je saute dans un car *Eurolines*. J'arrive chez moi le jour de ma rentrée universitaire, six kilos en moins, délestée de mes clés d'appartement. La première heure de cours me retourne la tête ; dehors, il y a trop de soleil ; je déserte le campus pour m'enfermer dans une salle de cinéma.

POSTE-FRONTIÈRE

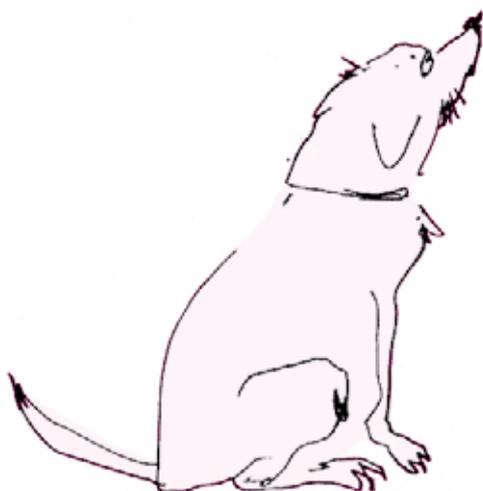
Quelques mois plus tard, en janvier 2001, échaudée par cette aventure, je décide, avec un peu plus de conviction, de me rendre en Suisse pendant le *World Economic Forum* de Davos.



Me voilà retenue quelques heures à la frontière. L'épisode prend une tournure surréaliste lorsque les douaniers me font discrètement comprendre qu'ils attendent un ordre du Ministère pour m'expulser ou me transférer en taule à Berne. Enfermée seule pendant sept heures avec cette perspective ahurissante, ma réalité de petite étudiante sans histoire vacille. Le cirque des flics tout autour, les allées et venues affairées, les sous-entendus menaçants, brouillent mon imagination, distordent la matrice des conjonctures spatio-temporelles et, sans grand flash ni arme bionique, m'introduisent dans un monde parallèle, dans le roman d'espionnage de l'année. Je me vois emprisonnée pour deux ans en territoire helvète, pour des raisons connues de

eux seuls. Première panique : mes parents vont être sacrément déçus que j'arrête mes études. Alors que les fonctionnaires de l'espace ramassent les miettes au fond de mes poches et scannent mes tickets de transports vieux de trois semaines, j'avale, page par page, dans la plus grande discrétion, le carnet d'adresses qui leur a échappé. Déglutissant des boules d'angoisse, de papier-mâché et les coordonnées de ma grand-tante, je ne saurais dire si ce pique-nique est sage ou simplement ridicule.

La bouche pâteuse et l'estomac retourné, je suis finalement éjectée dans l'espace inter-sidéral *french-side*, munie d'un document qui me mènera devant les tribunaux suisses.



Du 15 au 31 janvier 2001

Un recours éventuel n'aura pas d'effet suspensif (art. 55, deuxième al., de la loi fédérale sur la procédure administrative ; RS 172,021).

Motifs :

X. [c'est moi] a été activement engagée dans une démonstration violente organisée contre la séance de la Banque mondiale et du FMI au mois de septembre 2000 à Prague, blessant des personnes et créant des dégâts matériels importants. Ces dernières années, il y a eu tentation d'importuner le World Economic Forum (WEF) par des actions similaires. C'est pour cette raison que les autorités compétentes ont rejeté la demande en autorisation de démonstration lors du WEF 2001 à Davos.

Malgré tout, les appels pour la démonstration du 27 janvier 2001 à Davos s'intensifient. En effet, il faut empêcher que des activistes prêts à la violence puissent compromettre le bon déroulement du WEF ainsi que la sécurité des participants et de la Suisse.

Il est dès lors interdit à la personne précitée d'entrer en Suisse et au Liechtenstein sans l'autorisation expresse de l'Office Fédéral de la Police à Berne. Toute contravention à cet ordre sera punie et entraînera, en vertu de l'art. 23, premier al., de la LSEE, l'emprisonnement jusqu'à six mois, ou une amende jusqu'à 10 000 francs, suivi du refoulement.

La présente décision peut faire l'objet d'un recours auprès du Département Fédéral de Justice et Police, 3003 Berne, dans les trente jours à partir de la notification. Le mémoire de recours doit être présenté en deux exemplaires ; il indiquera les conclusions, les motifs, les moyens de preuve et portera la signature du recourant ou de son mandataire.

3003 Berne, le 11 janvier 2001

OFFICE FÉDÉRAL DE LA POLICE / SERVICE D'ANALYSE ET DE PRÉVENTION

Distribution : M.C. / RIPOL / Interne

RÉVEIL TROUBLE

Ce papier constitue une preuve que des informations circulent, hors de tout cadre légal, entre les polices tchèque et suisse. Sur la base d'un simple contrôle d'identité et d'une garde-à-vue sans suite judiciaire à Prague, j'ai été notée sur une sorte de « fichier hooligans » concernant l'extrême-gauche et autres contestataires des institutions capitalistes. Une liste qui passe les frontières comme on passe un pull à la tombée de la nuit, les soirs d'été. La mention « fichier hooligans » sort de la bouche en cœur du douanier zélé. Son pull à lui, est vert sapin avec deux petites épaulettes. Par-dessus, il porte un grand coupe-vent kaki et jaune fluo, parce que nous sommes au milieu de l'hiver. À l'issue d'un interminable interrogatoire sur le thème « c'est qui ton chef ? », il me conseille platement d'arrêter définitivement de voyager.

Retour chez moi, réceptionnée à la volée par un agent des renseignements local. Il me susurre, le sourire paternaliste et dégoulinant, « de rester sage ». Ma rentrée sur le campus me douche une seconde fois, lorsque le responsable administratif de ma fac m'indique qu'il est informé, dix jours à peine après l'épisode frontalier, du procès que j'intente contre les autorités suisses. Aucune procédure n'est pourtant engagée à cette date. La police politique a des pouvoirs divinatoires. Les informations traversent les frontières plus vite que leurs ombres. Les flics de ma bourgade manquent d'action.

Dans les premières minutes, c'est vaguement troublant. Je suis surtout sonnée. Et puis, rapidement, je me mets à flipper. C'est comme si rien ne s'était passé. Ma vie toujours la même, aucun danger. Mais en même temps, un truc qui vacille juste au-delà du champ de vision. Comme entrevoir le gouffre béant d'un truc pas net qui craint, sans trop y croire quand même. Je n'aurais pas dû regarder ce film de David Lynch. Faut pas perdre pied. Alors silence-radio du côté de maman et papa. Recherche de consolation auprès d'ami.es un peu démuni.es. Vantardises alcoolisées et réveils difficiles.

CHERCHE CONSEILS,
DÉSÈSPÉRÉMENT

Je vais voir ceux avec qui on avait parlé d'aller manifester là-bas. Ils sont embarrassés, ils n'ont pas choisi ça. On en parle mais pas vraiment, on coupe court, c'est trop gros, trop chiant. Ou bien c'est moi qui pose mal les questions, qui les gonfle, qui ne suis pas sur la même longueur d'onde. Pourquoi se lancer dans ce procès ? On ne s'était pas mis.es d'accord avant, sur comment on serait solidaires après. Enfin bref, ça ne marche pas trop, on se sépare. Un sentiment d'isolement : je leur en veux de ne pas être là ; de ne pas m'expliquer vraiment pourquoi. Et me voilà seule aussi pour aider une grappe de militant.es français.es, arrêté.es aux alentours d'une manif à Zurich alors que je piétinais à la frontière. Illes ont eu droit à un petit tour en taule et à une expulsion musclée, sonnés.es et indécis.es, face aux procès censés justifier tout ce cirque. Alors, sans même les avoir rencontrés.es, mais mue par un élan obscur, je me lance un peu à leur place, dans le suivi légal de leur histoire. Où trouver de l'appui, le recul sur ce qui s'est passé, pour savoir quoi faire maintenant ?

Faute de camarades pour me conseiller, je cherche un avocat. Je tombe sur un très chouette type. Il dit que, dans mon cas, il faut faire un recours contre la Police suisse ; que ça vaut le coup parce que, cette fois-ci, nous la tenons, la preuve solide. Et puis, nous n'avons plus que vingt jours pour lancer la procédure. À l'époque, on ne peut pas dire que j'avais vraiment réfléchi au rôle de la Justice d'État. Un peu désorientée, je vadrouille à la recherche de militant.es plus expérimentés.es. Détours aux environs du procès de José Bové. Entrevues avec des avocats de bandes-dessinées, carriéristes ou gâteaux, selon les occasions. Convergence entre la solidarité avec des personnes sans papiers, les mouvements de lutte dans les banlieues, les chômeurs heureux, les anti-ogm et le Syndicat de la Magistrature. Encadrée par Monseigneur Gaillot et Albert Jacquard, me voici pressée de témoigner devant une assemblée d'altermondialistes et de décroissant.es. Catapultage dans une énième tentative de coordination entre associations et syndicats. Je





ne sais pas bien ce que je fais là, ni où sont mes ami.es.

Pressée par le temps, je me range aux avis qui me poussent sur la voie judiciaire : « Ce n'est qu'un recours contre une décision de police, tu ne risques rien ; si tu rencontres de plus sérieux problèmes à l'avenir, ta protestation prouvera ta bonne foi ; ça ne te coûtera rien, tu obtiendras l'Aide Juridictionnelle (c'est-à-dire du fric de l'État pour le financement des frais de procès) ; ce cas est si grossier, tu es assurée de gagner ; ça servira pour les autres cas de refoulement aux frontières, pour une fois qu'on tient une preuve... » Bref, nous voilà parti.es pour un procès à rallonge.

INFERNAL PROCÈS

Ce qui est proprement passionnant dans cette aventure c'est son envergure kafkaïenne. Pour celles et ceux qui n'ont pas eu l'occasion de lire Franz Kafka – écrivain subversif du début du xx^e siècle –, son nom est passé dans le langage courant pour décrire la bureaucratie arbitraire et violente, en référence à ses romans, dont *Le Procès* ou *Le Château*, que j'ai moi-même découverts avec un ravissement nauséeux quelques mois plus tard.

Le recours contre mon interdiction d'entrée en Suisse est rejeté de manière subtile : « Nous avons toutes les preuves

que cette personne est dangereuse. Cependant, pour des raisons évidentes de lutte contre le terrorisme et le hooliganisme, nous ne pouvons pas exposer ces données. Cela mettrait en lumière nos méthodes de renseignement. Et révéler de tels secrets constitue une menace contre la Suisse et ses citoyens. En l'absence de preuves communicables, nous pouvons pourtant vous rappeler à quel point cette personne est dangereuse. » Passablement perturbé.es par cette réponse, nous décidons, mon avocat et moi-même, de tenter un deuxième recours contre cette décision. Si je compte bien, l'opération va ainsi se reproduire à six reprises. D'abord traitées au niveau du Département Fédéral de Justice et Police, nos protestations grimperont dans les méandres judiciaires des ministères, prendrons la forme d'une question parlementaire au Conseil Fédéral Suisse (le gouvernement), avant d'être définitivement déboutées par la Cour Européenne des Droits de l'Homme. Le palpitant de l'affaire, c'est donc la précision croissante de mon profil « dangereux » dans les décisions successives des instances Suisses. En janvier 2001, l'interdiction d'entrée fait croire à ma qualité de « simple émeutière ». Quelques mois plus tard, me voici requalifiée de « membre activiste de noyaux-durs extrémistes » ; puis de « leader de groupes violents ». Pour finir, quelques jours avant le 11 septembre

2001 et sans avoir eu l'occasion de me rendre dans une quelconque manifestation depuis Prague, je compte parmi les « leaders internationaux, appelant un très grand nombre de personnes à commettre, de manière organisée, des violences contre bien matériels et personnes, en utilisant le prétexte des mouvements politiques ». « Terroriste classe quatre », nous souffle une rumeur venue du fond d'une prison suisse. *Ici agent double tamère-enpull, sweat noir à capuche, avec une grenade planquée dans la poche. Hyper marrant.*

La procédure qui s'enclenche en parallèle, pour obtenir un financement par l'Aide Juridictionnelle, mérite un petit dialogue. Imaginez quelques mois de suspens entre chaque réplique, rédigée par écrit sur le ton soporifique et poli du jargon juridique suisse-allemand :

AGENT DOUBLE EN PULL (MOI) : Heu, pourrais-je avoir l'Aide Juridictionnelle pour payer mes frais de justice, s'il-vous-plaît ?

LESVILAINS (EUX) : Vous êtes étudiante, c'est-à-dire capable de vous défendre seule face à la justice, démerdez-vous !

MOI : Mais enfin, je n'ai pas étudié le droit, encore moins le droit suisse. Et je ne parle pas allemand. Je vous rappelle aussi que je suis à plusieurs centaines de kilomètres de vos tribunaux... Et puis merde, pourquoi je m'embrouille, même un avocat aurait le droit de se faire

représenter par un de ses collègues s'il était dans une situation semblable, non ?
 EUX : Oh ça va ! De toute façon, selon nos informateurs, vous vous êtes récemment rendue à Prague et en Suisse. Si vous avez les moyens de voyager, vous devez pouvoir vous payer un avocat. Démerdez-vous !

MOI : Ah ? Attendez... étudiante, voyageuse... d'après l'avocat - que je ne peux pas payer -, ce que vous êtes en train de faire s'appelle un « cumul de preuves ». Et, comme dit le sage qui connaît le droit sur le bout de ses ongles, « cumul de preuves équivaut à absence de preuve ». En d'autres termes : si vous soutenez « on lui en veut parce qu'elle a un manteau rouge » et que, par la suite, vous vous reprenez en disant « euh non, en fait, ce n'est pas le manteau rouge, ce sont ses deux petites couettes et le sourire en coin », alors votre argumentation n'est plus valable en droit. Fallait pas se tromper !

EUX : Pffff, rien à foutre.

MOI : ... Et résisterez-vous à celle-là : l'instance qui décide de l'attribution de l'Aide se situe au sein de l'Office Fédéral de Police que je conteste devant les tribunaux. Ce sont ceux contre qui je me bats qui doivent me fournir l'aide financière pour les mettre au tapis. C'est un peu comme si vous étiez juge et partie, non ? Je crois que ça s'appelle « collusion des pouvoirs » ou un truc comme ça.

EUX : Ah non, pas dans la loi... Lisez bien : « En droit, il y a collusion des pouvoirs uniquement lorsqu'il y a un lien avéré entre le plaignant et l'instance qui rend le jugement. » Or le plaignant... c'est vous ! Y a-t-il un lien entre cette juridiction et vous ? Absurde !

MOI : Mais et vous ?

EUX : Ce cas n'est pas prévu par la loi. L'État et ses administrations sont sans tâche, innocents comme la colombe. D'ailleurs, pour prouver notre bonne foi, nous allons financer un bureau d'étude indépendant, spécialisé dans le droit comparé entre la Suisse et la France, pour déterminer si, en tant que ressortissante française majeure,

vous avez droit à l'Aide Juridictionnelle. Si non, il ne vous reste plus qu'à faire un procès à vos parents pour qu'ils financent vos frasques.

MOI : C'est nouveau. Que viennent faire ma nationalité et mes parents là-dedans, au bout d'un an et demi de procédure ?

EUX : Pas pensé avant, c'est tout. L'important, c'est de bien suivre les règles. Le bureau d'étude tranchera, taisez-vous !

LE BUREAU D'ÉTUDE : L'expert va parler : la plaignante a bien droit à l'Aide Juridictionnelle en Suisse. L'expert a dit. MOI : Ah ah !

EUX : Très bien. En conséquence, vous n'aurez pas l'Aide Juridictionnelle. Il n'y a plus de recours possible. Merci et au revoir. Bip bip bip bip...

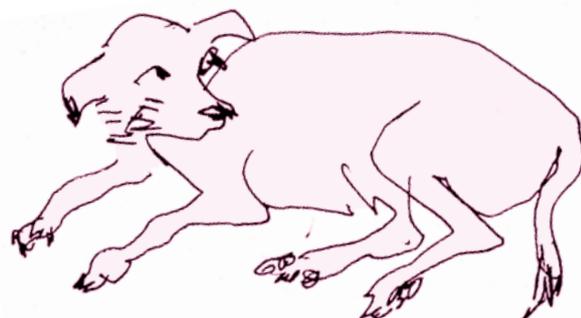
Ajoutons encore qu'une loi fait justement son apparition en ce mois de janvier 2001 en Suisse, qui prétend lutter contre la « judiciarisation abusive » des affaires, autrement dit contre l'usage trop fréquent de l'outil judiciaire, par les bon.nes citoyen.nes contre l'État : ça coûte trop cher. Pour déposer nos recours contre les instances suisses, nous devons chaque fois payer un timbre fiscal d'une valeur de mille francs suisses (six cent soixante euros, environ). En cas de perte du recours, celui-ci sera considéré comme abusif, donc le montant du timbre ne sera pas restitué. Un racket bien ficelé.

GRANDS APPELS ET PETITES DÉSILLUSIONS

Après la désorientation et la peur diffuse, viennent l'indignation et la colère. Mes réflexes sont d'abord citoyens : m'offusquer un à un des coup-bas judiciaires, faire valoir mes droits, riposter contre ces flics paranoïaques. Voici venu le temps des grands appels à soutien, des tentatives de mobilisation à tâtons. Alors que je découvre Internet à travers ma petite connexion bas-débit, j'inonde les listes et les sites de textes à rallonge avec toute la fougue des débutant.es. Sur ma lancée, je me tourne de manière indiscriminée vers les média alternatifs et la grande presse, cherche le conseil d'autres juristes, collectionne les contacts de parlementaires.

L'espoir s'amoinde pourtant de « gagner » quoi que ce soit en Justice. Une hypothétique relaxe ? Relaxe de quoi, je n'ai jamais été condamnée. Un vague repentir ? Repentir de qui, personne n'est responsable et tout est secret. Une promesse de destruction des données me concernant ? Oui oui bien sûr, et croyez-nous sur parole. De toute façon, je suis fichée pour m'être enferrée dans ce procès stupide... Le démantèlement complet de ces fichiers ? Ah ça suffit, puisqu'on vous dit qu'ils n'existent pas !

Pour finir de me refroidir, surgissent





des avocats exécrables. J'invite ainsi un ex-maoïste et grand pénaliste au service de La Cause, à participer à un débat public sur « la répression dans le contexte des contre-sommes ». Il m'interrompt au bout de dix secondes avec un méprisantissime « mais qui êtes-vous donc, pour me parler de *répression politique* à l'heure où des prisonniers meurent dans les prisons turques ? ». Un second « avocat engagé » au service d'un très médiatique démonteur de Mac Do, m'écoute attentivement, avant de me servir, comme seule réplique, un dédaigneux mais très intéressé « ça va vous coûter beaucoup d'argent ».

Côté média, je n'ai pas le temps de nourrir de faux espoirs. Un journaliste, réalisateur d'une émission documentaire géopolitique sur Arte, me répond par répondeur interposé « qu'il n'a jamais entendu parler de cette histoire de Prague, alors il va poser la question à Hubert Védrine (ministre socialiste des affaires étrangères de 1997 à 2002) ». Tout sauf rassurée, je ne rappelle jamais. Un autre type d'Arte, impliqué dans un magazine d'information européen, insiste pour me rencontrer. Il m'explique à la table d'un bistrot parisien « qu'on ne montre aux téléspectateurs que ce qu'ils ont envie de voir, pas des choses trop compliquées. Alors tu vois, tes considérations politiques sur la répression... faudrait simplifier

ton histoire... ». Engueulade. Pauvre mec. Le journaliste suivant explose tous les records : il bosse pour l'agence Kappa et Karl Zéro au *Vrai Faux journal* sur Canal+. Il me demande de but en blanc « t'as été violée à Prague ? T'as vu des filles se faire violer ? Parce que, tu comprends, je dois vendre le sujet à mon boss... ». Engueulade encore, je lui raccroche au nez et reste scotchée, le regard vague et les bras ballants dans ma cabine téléphonique, pendant dix bonnes minutes. J'arrête les frais.

Pour détester celles et ceux qui tiennent les rênes, rien de mieux que de les rencontrer en chair et en os. J'avais pourtant toujours fréquenté un milieu particulièrement critique envers les flics, les journalistes et les politiciens. J'avais pourtant lu et entendu de nombreux arguments sur les méfaits du pouvoir et de l'argent, en démocratie comme ailleurs. Mais ces évidences étaient tellement entretenues entre nous, dans cet univers gauchiste auto-suffisant, qu'au fond de moi, planait l'idée confuse et un peu honteuse que nous exagérons peut-être. Que nous forçons le trait. En fin de compte, ça ne pouvait pas être aussi sordide que nous nous le racontions. Peut-être cette sensation de frôler sans arrêt la fiction vient-elle de là, de cette incapacité à croire à cette réalité tant qu'on ne la vit pas personnellement.

VIOLENCE, ÉTAT ET CHAUSSURES DE MARCHÉ

La Justice peut aller se faire voir. Rien à attendre de la grande presse et des politicards. Pour le reste, j'ai toujours l'impression de ne pas avoir compris grand chose. Je ne connais aucune de ces personnes que l'État cite comme « dangereuses ». À moins qu'elles n'existent pas ou qu'elles soient toutes comme moi. Je pars à la recherche de groupes et de pratiques auxquelles je suis assimilée. C'est une sorte d'expédition en montagne, balisée de lectures et de discussions sur les actions directes, les black bloc, les logiques répressives et le contrôle social.

Me voilà sur la piste des « lois scélérates », depuis celles votées en France il y a un siècle pour réprimer le mouvement anarchiste, jusqu'aux procédures anti-terroristes contre « l'ultra-gauche autonome anarchiste en bandes organisées » d'aujourd'hui. Bivouac du côté des années de plomb soixante-dizantes, stratégies pour casser les mouvements sociaux, destruction des personnes, depuis les taules jusqu'aux hôpitaux psychiatriques. Les graviers des luttes anti-carcérales radicales, au fond des godasses, remettent en cause la société dans son ensemble pour rejeter l'enfermement sur laquelle elle s'appuie et me font boiter, m'entraînent hors du sentier citoyen. Surgissent alors des types passionnants, insupportables et attachants, comme Oreste Scalzone et des bouquins inspirants comme ceux de Michel Foucault.

Une balade dans la rhétorique qui invente les monstres, en vrac : hooligans, extrémistes, pédophiles, terroristes et racailles. Le danger ce sont toujours les autres : les mauvais.es, les fanatiques, les tordu.es, les malades... Mais un autre tout proche : le fils de l'ouvrier algérien qui était sur la même chaîne que ton père, ton voisin, ta fille unique, ta propre tendance psychotique. Cette histoire d'ennemi intérieur, *Alien* des temps modernes, me glace les doigts de pied, mes chaussettes trouées par

le dogme du « monopole de la violence légitime par l'État ». La répression est-elle arbitraire ? Frappe-t-elle ce qui lui passe sous le nez, au mauvais endroit au mauvais moment ? Ou vise-t-elle des personnes bien précises, caméra braquée sur toute tentative hors-piste ?

En tout cas, il me semble de plus en plus clair qu'il s'agit de se positionner contre la répression et pour l'ensemble des réprimé.es. Pas question de nous dissocier les unes des autres, de faire la part entre les bons et les mauvais délits, de distinguer les « politiques » des « droits communs », les « manifestant-es » des « casseur.euses », d'alimenter la stigmatisation des première.s qui ferait s'accroître les technologies de contrôle sur chacun.e. Et comment exiger l'emprisonnement des fascistes et des dictateurs, si cela doit légitimer les dispositifs qui captureront des ami.es ? La construction d'une justice et d'une prise en charge des conflits doit se faire ailleurs que du côté de l'État et des puissant.es.

Pour esquiver le débat piégé violence/non-violence, j'aspire progressivement à porter attention au contexte, à la complexité des situations et des histoires. Aucun mode d'action ne m'apparaît définitivement bon ou mauvais. Certains me semblent appropriés, d'autres non. Je ne veux pas tuer ni blesser. Chercher les leviers d'un renversement radical et massif du système, sans oublier de me défendre et de changer concrètement ma vie aujourd'hui, de me tenir à d'autres pour prendre des risques, de gagner en puissance pour moi-même et de nous sentir fort.es sans fabriquer de l'oppression.

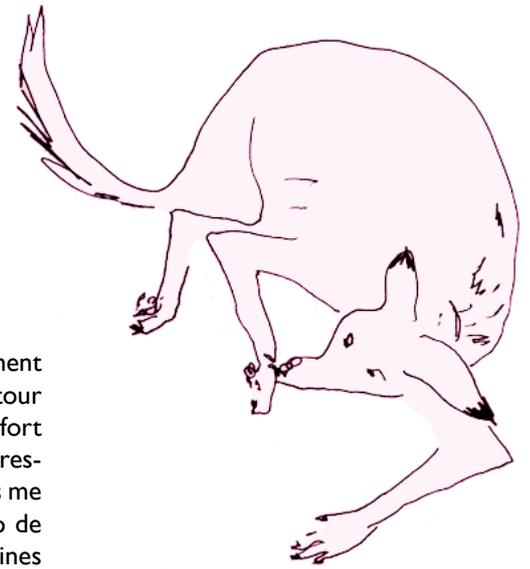
AMBIANCES FAMILIALES

Je rends visite à mes parents pour les rassurer et leur expliquer ce qui s'est passé. Mais lorsque je leur fais lire une brève faisant le compte des arrestations pragoises, signé d'un « amitiés anarchistes », leurs questions sont soudain angoissées. Et ma mère évoque les

images de *Midnight Express* ramenées par cette voix inconnue annonçant par téléphone que sa fille « est en prison à Prague ». Le souvenir de ce film de la fin des années 1970, où un américain reste incarcéré trente ans en Turquie pour avoir été pris en possession de deux kilos de haschich, a failli lui faire prendre un vol pour la capitale tchèque. Je voudrais mettre des mots sur ce qui m'arrive, la rassurer, lui parler de la répression qui frappe ici plutôt qu'en Turquie. Mais face aux prières de « surtout ne pas me mettre en danger », j'ai du mal à raconter. J'évite de m'étendre en détails inquiétants.



Quelques mois plus tard, c'est Noël. Grands-parents, oncle, tante et cousins défilent incrédules et effrayé.es. Illes cherchent à comprendre mais suggèrent déjà que ce sont des conneries de jeunesse. Que je ne mesure pas les dangers auxquels je m'expose. Qu'on est quand même en démocratie et les gens qui se font réprimer ont quelque chose à se reprocher. Ce sont des vieux trucs, ça, on n'est plus dans les années 1970. On a bien vu ce que valait le communisme en Union Soviétique. On ne peut pas accueillir toute la misère du



monde. Oui, j'ai voté Le Pen une fois, et alors ? Si tu penses que j'ai fait des choix de merde dans ma vie, tu peux aussi bien me le dire en face. Tu ferais bien de ne pas lâcher tes études. Et, surtout, tu ne peux pas nous faire des coups comme ça, tu ne te rends pas compte... Je sais que ces réactions sont autant de signes d'affection et d'inquiétude, mais il est difficile de leur répondre, de leur expliquer, alors que les rares discussions tournent au chantage affectif et aux polémiques politiques hurlées. Alors je minimise. Ce n'est pas important. Maintenant, je fais attention. Oui je continue mes études, ne vous inquiétez pas.

L'été suivant, je ramasse les pages du procès qui s'amoncellent et décide de prendre le temps, avec ma mère et mon père qui se font des cheveux blancs, de tout expliquer en détails. Les RG ont déjà pointé leur nez plusieurs fois, l'affaire ne semble pas se tasser. Ils pourraient bien contacter mes parents un de ces jours pour fouiner. En tout cas, dans l'hypothèse la plus pessimiste, autant cultiver un rapport de confiance suffisant pour qu'elles puissent m'aider, se protéger et ne pas me mettre en difficulté – ou *a minima* comprendre un peu les choix que je pourrais faire. Nous passons donc quelques heures attablés dans leur cuisine, à égrainer les documents et à remonter de fil de ma petite aventure. La soirée se termine par l'interrogation implacable de ma mère : « Mais, tout ce que tu nous as raconté, ça veut dire que si, un jour, la situation se dégrade plus radicalement, nous aussi, ils nous mettront dans des camps, parce que nous sommes tes parents ? – Euh non ! Enfin oui, peut-être, mais pas tout de suite... »

AMERTUME APRÈS 11-SEPTEMBRE

Les manifestations contre le G8 violemment réprimées à Gênes en juillet 2001, avec la médiatisation de l'assassinat de Carlo Giuliani, finissent d'ébranler les esprits. Le 11-Septembre est le coup

de massue qui confirme l'avènement de la répression mondialisée. Autour de moi, les ami.es s'agitent plus fort que d'habitude, parlent « d'anti-répression » un peu plus souvent. Je devrais me réjouir mais je me sens amère. Trop de mois à brasser de l'air face à leur mines désemparées. Je les ai saoulés avec mes discours maladroits, voici mon tour d'être blasée. J'ai envie de leur gueuler dessus. Leur dire que les merdes qu'on va se prendre dans la tronche ne sont pas nées du 11-Septembre new-yorkais. Que ces projets de lois couvaient déjà en 1998, et même plus tôt. Qu'il y a des mort.es moins médiatisés.es que Giuliani. Qu'il est bien tard pour se rappeler des années de plomb. Que j'ai essayé de leur dire mais qu'aucun.e n'a répondu. Au moment où des dynamiques collectives se mettent en branle, je me sens trop aigrie pour m'y lancer. Je m'éloigne mais avec une mauvaise conscience aux commissures des lèvres, le sentiment de me distancier pour mieux couvrir mon trésor. Pour rester seule avec ce que j'ai commencé à construire comme une aventure solitaire, qui fait de moi une héroïne, une spécialiste (on m'appelle « madame anti-répression » à la maison). Une victime aussi, qui cherche troublement consolation.

JURIDIQUE AGAIN

Mon terrain de bataille reste donc juridique. N'ayant plus la naïveté d'espérer y gagner quelque chose, je m'arme de nouvelles raisons.

D'abord, je me raconte que ce procès peut me protéger. Nous n'effaçons jamais ces fichiers. Ils peuvent resurgir dans dix ou quinze ans, augmentés de nouvelles interdictions d'entrée sur des territoires, produits à mon insu par une multitude d'États. Ils pourront m'empêcher d'accéder à un emploi, à des papiers et en tout cas me classer définitivement dans le peloton des nuisibles. Faire connaître cette histoire aux ami.es, mais plus largement dans les réseaux militants

ainsi qu'à quelques journalistes ou parlementaires au bras long, contribue à notre défense future : une fois condamné.es, enfermés.es ou en cavale, nous aurons besoin de complices et de sympathisant.es.

Après quelques mois et pas mal de rencontres, ce procès n'est plus seulement le mien. Les données circulent dans tous les pays de l'espace Schengen et au-delà. Les personnes fichées dans les mêmes conditions que moi se comptent par dizaines de milliers. Les preuves de l'existence de ce nouveau fichier international sont cependant très rares. Nous voici donc à fouiller les fichiers de police tchèques, allemands, français et suisses, à lancer sur l'affaire des avocat.es dans plusieurs pays d'Europe, à mobiliser des parlementaires dits « progressistes ». Objectif : apporter des éléments pour d'autres dossiers, portant sur le fichage international et la police des frontières. Au fil des années, nos efforts nous donnent quelques avantages dans la course contre la construction de la police européenne, en révélant les chemins empruntés par ces données et les rencontres discrètes entre polices. Mais ces découvertes sont si rares qu'elles ne valent sans doute pas l'énergie déployée.

Finalement, la diversité et la complémentarité des modes d'action restent mon premier argument : même si nous ne croyons plus à la Justice d'État, nous nous y trouvons confrontés régulièrement. En comprendre les rouages et y trouver des complices sont à l'ordre du jour, en parallèle de modes d'actions plus directs. Utilisons le levier judiciaire pour percer les secrets policiers, élaborons des parades dans la rue et dans les tribunaux, apprenons à nous défendre

dans les procès qui déferlent. Si ça ne sert à rien, ça ne pourra pas nous nuire.

Face à l'absurdité de la machine, il nous est en tout cas impossible de cesser d'y croire tout à fait. J'ai le sentiment de jouer en miroir avec mon avocat : quand il suggère d'arrêter les frais, je redouble de motivation ; lorsqu'à mon tour je veux tout lâcher, il me pousse à poursuivre. Je garde une grande confiance en lui, il travaille sans être payé, prend en compte mes suggestions et m'explique ce qu'il fait et ressent dans cette affaire.

Au fond, je ne sais pas bien pourquoi je continue. Tout ceci n'est pas si rationnel. Je continue parce que je suis « madame anti-répression », que j'en parle tout le temps, parce que ça me définit. C'est un rôle, une médaille clinquante, une cause bidon, l'excuse à tout, le faux secret... Vu que personne n'a envie de s'y coller, autant profiter d'y être jusqu'au cou, pour en faire quelque chose. Voilà, pour toutes ces mauvaises raisons, j'y suis, j'y reste.

COMMISSION INTERNATIONALE

D'un cabinet d'avocat à l'autre, me voici embarquée dans le lancement un peu dingue d'une « commission internationale d'enquête sur la régression des droits fondamentaux ». Après l'épisode de Gênes, de nombreux.ses avocat.es « de gauche » s'affolent : leur clientèle est de plus en plus réprimée, mais surtout, elles se découvrent, eux et elles aussi, plus fréquemment et directement visés. C'est, sans doute, la goutte qui fait déborder la vase. Dans tous les marais de l'Union Occidentale des Juristes Progressistes, elles battent le rappel pour tenter un coup médiatique, syndical et militant, sur le terrain du Droit. Me voici seule « activiste » au milieu d'avocat.es qui se payent billets d'avions et soirées au resto pour les besoins de rencontres internationales, sans trop se soucier de mon porte-

monnaie de moustique. J'y trouve deux ou trois très chouettes personnes mais constate surtout l'écart des pratiques professionnelles : quand certaines ont pu réaliser un « travail anti-rep » vraiment collectif, en Belgique et en Allemagne notamment, d'autres m'apparaissent protocolaires et carriéristes, incapables de s'organiser collectivement, de sortir de leur petite mare, vieux crapauds communistes, nostalgiques et méprisants ou jeunes têtards, arrogants romantiques sous coke. J'ai la nette impression de faire de la figuration, de remplir le quota d'activistes de bonne volonté, assise sur mon nénuphar, jeune et naïve mais pas trop idiote, cheveux décolorés, sweat à capuche et rappel vivant de la réalité « des vrais gens ».

Cet épisode marécageux manquait à mon film d'action. Il consolide d'un coup le décor d'espionnage, avec ces considérations au *global level* international, ces traversées de l'Europe en train vers d'obscures réunions, l'introduction dans certains Ministères et Parlements aux moquettes duveteuses, l'apparition évanescence de grands procès médiatiques, avec leurs juges et leurs avocats stars qui invoquent, à demi-mot, l'Histoire avec un grand H et nous traînent dans son sillage.

Sentiments mitigés d'importance et de dégoût. Ma vie de tous les jours n'est pas dans ce monde-là. J'ai un peu honte de ce que je fabrique : je ne suis pas sûre d'avoir trouvé là, le monde réel. Après quelques mois d'efforts pour contribuer à un travail plus collectif, pour tisser des liens plus étroits avec des activistes, j'abandonne ce terrain glissant.

PARANO-TRIP

Des ami.es au regard fuyant. « Tu sais, ton histoire m'intéresse... mais j'ai un truc à faire ». Et puis surtout, ne pas ré-aborder le sujet. J'ai l'impression d'en parler tout le temps, et tout le monde me fait sentir à quel point je radote. Ou peut-être que c'est moi qui tripe. Si ça se trouve, j'en invente la moitié et je ne m'en rends même pas compte. Et voilà la peur de ne pas être crue, le flip de saouler les gens autour de moi, le flip de les faire flipper. La parano d'être prise pour une parano, complètement québlo.

Les flics sont encore plus paranos que moi et, en plus, ils ont du temps et du pognon pour ça :

« Bonjour, je vous appelle depuis l'Hôtel de Police, commissaire Boudoni,





agent des Renseignements Généraux, j'ai quelques questions à vous poser. Nous pourrions prendre rendez-vous, à moins que vous ne préfériez le téléphone ?

MOI : Euh... non non, par téléphone...

BOUDONI : Vous faites quoi, le 18 août ?

MOI : Rien de spécial... il se passe quoi le 18 août ?

BOUDONI : On a eu une info de la centrale : ils lancent des appels à rassemblement en hommage au « mort de Gênes » [Carlo Giuliani].

MOI : Ah... bah vous m'apprenez quelque chose...

BOUDONI : Ne me racontez pas d'histoires, on a les mêmes intérêts vous et moi.

MOI : Ah ?

BOUDONI : Qu'il n'y ait pas de casse.

MOI : Euh ?

BOUDONI : Oui, si vous me dites *tel jour, à tel endroit, je rassemble deux cent personnes*, et bien il n'y a pas de problème : on poste les forces de police nécessaires pour la sécurisation du site, et tout se passe bien.

MOI : Mais enfin, qu'est-ce qui vous fait croire que *je rassemble deux cent personnes* ?

BOUDONI : Écoutez, assez plaisanté, j'ai votre dossier sous les yeux, et vous êtes quand même très impliquée dans le mouvement anti-mondialisation. D'ailleurs, on aurait beaucoup d'autres choses à se dire, on devrait se rencontrer.

MOI : Non mais ça suffit ! Je parle pas au flics !

Vexé que je lui ai raccroché au nez ? Il ne rappelle pas. Les semaines suivantes, je reçois pourtant plusieurs coups de fil au milieu de la nuit. Toujours la même voix, un type qui me parle de fichage et me demande de lui fournir des informations. Son baratin est bidon, son numéro de téléphone est celui d'une « société sur liste-rouge, désolé » d'après France-Télécom. Bref, les flics voudraient me faire flipper qu'ils ne s'y prendraient pas autrement, mais bien sûr, aucun moyen de savoir. Et à peine le combiné raccroché, l'angoisse d'être prise pour une mytho en plein délire de persécution.

Énième courrier de justice, énième aperçu de leur imagination pour prouver que « je suis en lien avec des gens dangereux » : rappelez-vous le poste frontière suisse, un passager à trois rangées de moi dans le car et dans sa poche un tract chiffonné qui invite à un concert punk du groupe *Brigada Flores Magon*. L'effroi gagne les douaniers lorsqu'ils déchiffrent le troublant slogan « fuck fascism » en haut du flyer. Et hop, tout concorde : un très célèbre groupuscule secret « Fuck Fascism Brigada », moi et ce type louche dans le même bus, et le voilà, le groupe violent qui me vaut la médaille « terroriste classe quatre ». À la maison, ça fait sacrément marrer les copin.es, alors on pose cette signature sur des tracts parodiques de notre cru et autres tags nocturnes. Je participe avec passion à ce défoulement jovial. Un doute enfoui : faut-il jouer de façon si désinvolte avec une formule maintes fois utilisée dans mon dossier pour confirmer ma réputation de « terroriste d'extrême-gauche internationale en bande organisée » ?

Je voudrais être fixée. Je demande à consulter mes fichiers RG en Suisse, en Allemagne, en République Tchèque et en France pour voir. Mais voilà, impossible, tout est verrouillé, secret. Du côté helvète, on me communique dix pages sur soixante-cinq au nom de la sécurité d'État. Du côté français, je passe comme il se doit par la CNIL. C'est la Commission Informatique et Liberté, organisme « indépendant » qui fait l'interface – quelle bonne blague – entre les citoyens et les systèmes de surveillance et doit faire respecter la loi sur la protection des données personnelles. Après un silence réglementaire d'une bonne année, un courrier pour confirmer « qu'ils ont bien reçu ma demande, merci au revoir ». Interloquée par la sobriété du message, je me renseigne sur le fonctionnement de la CNIL, les volets consultables des fichiers de RG. Je leur téléphone pour en savoir plus ; une employée me répond qu'il n'y a sans doute pas de données sur mon compte ; je râle un peu ; elle dit « ah, ça veut dire que tout est classé secret alors » ; je dis « mais enfin, qu'est-ce que ça veut dire ? » ; elle répond « ah, pardon, je ne vous entends pas très bien... allô, allô ?... bip bip bip » ; et puis impossible de les rappeler, pas de nouvelles ; tentative de recours en justice contre la CNIL, rebelote avec les problèmes d'aide juridictionnelle, conciliabules avec des avocats parisiens qui expliquent « que ce n'est pas normal, qu'il doit y avoir un veto provenant directement du ministère de l'Intérieur, parce que d'habitude, à la CNIL... », fatigue et saturation. Faire une pause. Je me barre ailleurs, je déménage, un autre pays, d'autres ami.es, d'autres flics.

RADICALISATION PAR LA REPRESSION ?

Je suis une teigne. Impossible de lâcher prise. Chaque flic croisé me hérissé, une teigne-hérisson, un truc hyper vénér, pas

très net et plein de piquants. Et ça se cultive : en apprenant à gueuler sur les uniformes, j'y prends goût. Jour après jour, une aversion plus forte, plus spontanée et plus consistante à la fois. J'ai envie d'avoir l'air méchante, leur faire peur rien qu'en les regardant, les faire disparaître rien qu'en leur soufflant dessus.

Parfois, on fait comme si de rien n'était, alors que la répression sévit à deux pas de nous. Celle qui ne vient plus aux réunions ; celui qui balance en bloc les aventures passées, les idées et les rêves partagés comme par erreur ; retour chez ses parents, un boulot, un appart', une vie de couple avec enfants ou un passage à l'hosto ; la honte de désertir dans leurs regards fuyants. Comment les retenir sans vaciller à notre tour ? Comment nous rendre plus averti.es, plus résistant.es ?

Et je m'énerve contre d'autres « camarades », contre leur idée de la « radicalisation par la répression ». Les coups durs forment-ils vraiment la jeunesse ? Doit-on espérer que la révolte surgisse de la famine et du désespoir ? Mais merde : plein de gens se font quotidiennement laminer par la répression. Ça coûte du fric et des larmes, c'est écrasant bien plus souvent que subversif, non ? Les discussions se font enragées et tardives sur les stratégies de luttes et l'embrigadement. Le silence des absent.es les rend trop vite « faibles » et « traîtres ». Comment trouver de la force et des leviers de subversion sur des terrains qui nous rassurent ?

Ma colère contre le système grandit, mais je m'affole en même temps contre cette manière de cultiver la force et le courage, un truc romantique, les héros et les martyrs. À vomir.

Une teigne-hérisson bondissante et nauséuse, coincée sur un rocher, le précipice s'élargissant tout autour. Sentiment de perdre encore des ami.es. D'un côté le gouffre causé par la répression, notre incapacité à nous ramasser et à trouver les parades. D'un autre, une

fissure qui devient un abîme, des positions politiques de sœurs ennemies, cette question de savoir si la fin justifie les moyens, si l'Insurrection mérite une politique de mépris, de manipulation et de sacrifices. Dans cette bagarre idéologique et émotionnelle, je bricole mon identité politique. Une radicalisation qui ne se fait pas seulement contre l'État et ses prisons, contre le citoyennisme, mais aussi contre le romantisme révolutionnaire. Contre l'humanisme, l'universalisme. Grands mots, grands courants idéologiques, grands militants.

RADICAL PRÉCIPICE

Il y a d'abord le virilisme de cette culture politique autonome : être fort.e, taire ses difficultés et ses doutes. L'idée d'une grande bataille à gagner une fois pour toutes. Un truc militaire, des élans guerriers, massifs et fanatiques – pour le reste, on verra après le *final combat*. Je voudrais cultiver une vie dont les luttes ne seront jamais absentes, plutôt qu'une guerre qui remet la vie à plus tard.

Il y a cet usage des pensées savantes qui en imposent. J'aime bien réfléchir, me nourrir d'idées claire-voyantes et parfois difficiles d'accès. Mais je déteste les paroles et les textes qui suscitent un respect silencieux et fixent le niveau du débat dans la haute sphère des





joutes intellectuelles, tout en prônant la simplicité. Car à côté des références imposantes, il y a le culte des évidences, grands principes balancés en tirades et recettes toutes faites. La découverte que pour être « PDP » – traduisez « Proche Du Peuple » –, il faudrait revenir aux idées *de bon sens*. J'apprends, au contraire, que les pires oppressions sont justifiées par ce qui se prétend naturel et évident. Se méfier de ce qui coule de source, mais savoir que l'on peut discuter simplement de réalités complexes.

Il y a ce mot d'ordre de La Lutte Prioritaire contre l'Ennemi commun. Ce qu'il faut abattre avant tout et tous ensemble, au choix : le capitalisme, la société nucléaire, les nanotechnologies ou l'État. Il me semble que les systèmes d'oppression sont imbriqués et se soutiennent. Il me semble que le capitalisme saurait se transformer en un totalitarisme « éco-responsable », que l'État pourrait se désintégrer sans ébranler le patriarcat, le validisme ou l'âgisme, le spécisme, les hiérarchies de classe et tous les racismes. Alors je voudrais lutter contre tout ça et le reste en même temps. Et comme nous ne sommes pas des *wonder-women* capables d'être sur tous les fronts, je

cherche une intelligence stratégique dans la complémentarité de nos priorités respectives.

Cet Ennemi étrangement commun est aussi trop lointain. Je crois que les oppressions prennent corps dans le quotidien et en nous-mêmes. Je m'attache à cette idée qu'il existe des oppressions spécifiques, largement partagées mais souvent niées, et qui divisent la société en groupes opprimés et oppresseurs. Mais ces rapports de pouvoir sont emmêlés et compliqués, parce que nos liens sont importants, parce que personne ne se résume à une catégorie sociale et que nous appartenons à plusieurs d'entre elles. Parce que nous sommes tout.es bourré.es de contradictions, parce que tout n'est pas rapport de pouvoir et d'oppression entre nous.

Il y a cette radicalité des belles images, des discours enflammés et de la mystique révolutionnaire. La communion du paysan avec le labour, la poésie de l'émeutier qui jette son pavé, l'amour qui sauve. Le sérieux qui fait sérieux. Ceux qui seraient radicaux et ceux qui ne le seront jamais. Ceux qui seraient dans l'offensive critique et ceux qui

sont dans l'alternative naïve. J'ai appris que la radicalité tenait plus au fait de prendre les problèmes à leur racine, pour désigner des cibles et des perspectives. Et je suis tellement en colère contre cette soupe romantique que je me mets à trouver louche tout ce qui fait écho à la recherche « d'intensité », cette trouvaille pseudo-subversive, ce supplément d'âme, garantie à deux balles de l'authentique imbrication entre la lutte et la vie. Et voilà qu'en rejetant quelques mots, je ne sais plus comment accueillir mes propres enthousiasmes : un sentiment de dépossession, l'injustice d'avoir perdu un bout de soi en me fâchant avec les camarades.

Contre l'esthétique de la radicalité, je m'attarde sur l'idée « d'autodétermination » parce qu'un geste ne libère pas tout le monde de la même manière et que personne ne libère autrui mais que ce sont bien les personnes qui prennent pour elles-mêmes, et plus sûrement à plusieurs, les moyens de leur émancipation.

Il y a ce choix stratégique du registre religieux « parce que ça marche » : refonder un mysticisme porteur de Vérités, parce que ce monde où les grandes idéologies sont mortes et où tout est relatif, ce monde post-moderne pourri, nous laisserait égaré.es et sans élan. Je suis, moi aussi, en quête des forces qui nous porteraient plus souvent à la révolte. Mais à la Vérité, je préfère la subjectivité de nos histoires. À la Nature, je préfère l'idée que nous sommes socialement construit.es. Alors mes croyances ne sont plus universelles mais seulement communautaires et si je suis post-moderne, merde, c'est comme ça.

C'est un milk-shake plein de grumeaux, le brassage en vrac des cultures politiques autonome, squat, punk, antifasciste, de la promotion de l'action directe, des conceptions anarchistes de l'organisation sociale, de la collectivisation du quotidien et d'un « féminisme radical ». Tous ces éléments fabriquent,

progressivement, une pensée politique cahotante mais qui me renforce, me donne des lignes d'action, de nombreux complices et des bribes de perspectives.

BULLES D'ANGOISSE

Les images ont dû tracer leurs chemins dans les parties obscures de mon cerveau, car elles remontent comme des bulles, chargées d'émotion, elles surgissent quand je suis distraite ou endormie, un état second, traumatismes titubants de sommeil.

Un autocar se remplit. Je traverse la cour de la prison plongée dans l'obscurité et me dévisse la tête pour voir les flics qui balancent des sacs en vrac dans la soule. On me pousse pour monter plus vite l'escalier et entrer dans la grande salle carrelée et glaciale où quatre-vingt personnes sont assises, serre-flex en menottes autour des poignets. C'était à Prague, après des heures d'emprisonnement. Je me rappelle les centaines de personnes transférées en camps de rétention, costumes de prisonniers, numéros de détention tamponnés sur le bras. Je sais que j'ai vu ce car, que tout était vrai mais je ne trouve personne pour s'en rappeler. Un goût métallique de déportation qui remonte aux films de guerre.

Le souvenir de ce flic qui nous a empêché de dormir des heures durant dans ce sous-sol puant et qui est soudain au milieu du carrefour, à faire la circulation comme si de rien n'était. Et je dois changer de trottoir, faire marche arrière, ne surtout pas croiser son regard, des frissons dans tout le corps.

Et puis je rêve. Je suis dans un hôpital, une prison, tout va bien. Je suis enfermée et tout va bien parce que je sais comment m'en sortir dans ma tête et les empêcher de m'empêcher d'être moi. J'ai lu *Asile*, ce livre d'Erving Goffman sur les hôpitaux psychiatriques aux États-Unis dans les années 1960. Et je me réveille en colère de pouvoir imaginer une seconde que ça pourrait bien se passer.

L'angoisse surgit encore à l'improviste, et je mets longtemps à réaliser qu'il s'agit seulement d'un insigne de flic, juste passée dans le rétroviseur.

Remonter les manches pour réfléchir au traumatisme, patauger dans les peurs, faire parler, donner du temps et de la place.

L'ANTI-RÉPRESSIONNITE

Mieux contrôler cette hargne, nous protéger, nous savoir organisé.es.

Je m'entraîne au quotidien, pour ne pas vriller et faire toutes les gaffes du monde, le jour où ça nous tombe dessus. J'allège mon sac avant de sortir, même quand il s'agit de faire un aller-retour à l'épicerie du coin. Pas de carnet d'adresse, au moins cinq euros en cas de gardav' et mes papiers. Mais rien d'inutile, ni ticket de caisse, ni clé usb, ni compte-rendu de réunion. S'habituer à tout payer en liquide et faire le tri au téléphone et dans l'ordi. Garder en tête que s'ils ne trouvent pas trace d'actions à réprimer, ils font pour le

moins du renseignement politique. Si l'on n'est pas surveillé.e en permanence, savoir qu'on peut l'être et agir en conséquence.

Je tourne au coin de la rue, quatre flics qui coincent un type en jouant du talkie. Le regret m'envahit chaque fois que je passe en regardant mes pieds. S'interposer, jouer les témoins, lui demander ce qui se passe, si ça va et son nom s'ils font mine de l'embarquer, rameuter les passant.es et les ami.es. Faire obstacle au contrôle et à l'arrestation.

Et voici les mobilisations collectives. Cette histoire qui traîne en longueur devient une formation accélérée. Monter des groupe anti-rep et des ateliers d'échange de savoir, rédiger des tracts de conseils légaux et médicaux, traquer les potes pour une séance de briefing avant la manif, mettre en place des dynamiques collectives pour le suivi les personnes réprimées. La rencontre avec des activistes branché.es *legal support*, dans plusieurs pays d'Europe, me fait mesurer à quel point la culture de l'anti-rep est faible ici. À quel point



on ne pense pas les liens entre fascisme et État, à quel point ces savoir-faire ne se transmettent pas. Je constate aussi que la plupart des conseils prodigués par les « anti-rep » se concentrent trop exclusivement sur le juridique. D'abord, il n'y a jamais une seule bonne conduite à suivre. Les lois peuvent être transgressées, y compris par les flics et sont appliquées différemment selon les circonstances et les habitudes locales. Mais surtout, lorsqu'on est isolé.e, blessé.e, menacé.e, tout ne se passe pas comme prévu. Prendre au sérieux des consignes mais pas le fait *qu'on n'y arrive pas toujours*, c'est risquer que ces consignes nous obnubilent, qu'elle nous fassent culpabiliser ou paniquer parce qu'on n'a pas su s'y tenir. Ensuite, on ne peut jamais savoir avant de l'avoir vécu comment on réagira face à l'arbitraire. En garde-à-vue, je croise des personnes prostrées, paniquées et d'autres tout à fait calmes. L'une s'est jetée du deuxième étage pendant son interrogatoire, un autre a profité de ses vingt-quatre heures en cellule pour récupérer du sommeil en retard. Il y a plein de trucs à partager pour tenir, seul.e ou en groupe. Et je me mets ouvrir les tiroirs de la peur et des souvenirs qui reviennent, à fouiller dans les paniques désordonnées, à retourner en tout sens ce mélange de linge sale et de petites cuillères. Comment ne pas suffoquer, entre les vieux crayons, les photos jaunies et les sous-vêtements élimés, comment ne pas s'enfermer dans des postures de victime ?

Dans la pratique, le refus de la dissociation prend encore une autre dimension. Se porter solidaire des réprimé.es, sans les fliquer à la place des flics, ni les juger à la place des juges, me donne l'impression de me transformer en une sorte de médecin de la répressionniste. Peu importe qu'il n'ait pas mis son écharpe ou qu'elle ait délibérément plongé dans le lac gelé : ici, on soigne tout le monde, point. Les discussions sur les stratégies à adopter ont lieu à un autre moment, dans les groupes affinitaires

et les assemblées générales. Ici, on fait tout pour minimiser les souffrances, payer le moins possible, reconforter. Cette notion de soin n'est pas seulement une figure de style, elle est une nécessité qui donne une autre énergie, une autre persévérance pour donner soutien jour après jour, et même si les situations se ressemblent et empirent de façon déprimante.

RAS-LE-BOL LIQUIDE

Ça ne finit jamais. J'en ai marre. Nouveau fichier, nouvelle descente de police, nouveau robot de surveillance, nouvelle bavure, prochain procès. L'actualité nous accable par vague, nous battons des bras et des jambes au milieu de toute cette eau et je bois la tasse. Les bois flottants que j'attrape sont vermoulus, ils s'émiettent sous mes doigts à force d'être binaires : d'un côté l'auto-répression des citoyens légalistes, de l'autre cette manière d'aller au casse-pipe sans cultiver assez, pour nous-même, la sécurité, l'auto-défense et le soin. Cette difficulté à parler de stratégies et cette manière d'être sur la défensive... qui me laissent essoufflé.e d'avoir tant pédalé, seulement pour rester à flots... En guise de palmes, je me chausse encore de bouquins, sans pouvoir en finir aucun. Nos discussions et nos actions font comme un clapotis au milieu du vacarme des montagnes d'eau : comment nous emparer de la répression d'une manière plus offensive ? Comment attaquer en premier ? Avoir prise sur tout ça ? Un peu d'équipement : masques et tubas. Nous prenons le parti-pris de l'investigation sous-marine, à la recherche du contrôle social et des normes, dans des eaux plus profondes. Les domaines de lutte se multiplient sous les spots de nos petits sous-marins, ils se ramifient. Sur le terrain du capitalisme industriel et des techno-sciences, les technologies sécuritaires déploient d'autres vaisseaux, comme une pieuvre puissante et multiple, machines de fichage et de quadrillage couvrant de béton les fonds marins comme si elles voulaient

transformer la planète en un caillou aride. L'antipsychiatrie – les mouvements qui ébranlent la folie et l'institution psychiatrique – me semble une myriade de petites méduses luminescentes, pistes passionnantes pour la contestation de l'ordre social et de la répression, à la fois témoins de mille autres souffrances et d'énergies formidables.

Mais cet océan est vaste et trop peuplé. La tête me tourne, je songe à stopper cette descente. Car encore reviennent ces rêves d'enfermement et ces monstres d'angoisse. Et quelque chose me manque ou plutôt me pèse : le sérieux, la tristesse. Une manière d'être prisonnière avec les prisonniers, de cultiver la gravité et par dessus tout ça, l'éternelle rengaine paternaliste et défaitiste « laisse tomber, c'est le pot de terre contre le pot de fer »... Alors le doute resurgit : même comme ça, même avec la recherche d'offensive, est-ce ça vaut le coup ? Ne perdons-nous pas notre temps à essayer de nous organiser autour de la répression ? Peut-être vaut-il mieux se laisser couler, chacun.e seul.e face au juge, mauvais moments à passer, quelques sacrifié.es sur l'hôtel de la répression et puis mettre l'énergie ailleurs ?

Surtout, cet océan est vaste et nous sommes dispersé.es. Je fais des ronds sur moi-même, pas des figures d'aquagym, non, seulement des gesticulations. Le tourbillon de bulles que provoque mon agitation tient mes complices à distance. Je sens qu'avec cette histoire de « madame anti-répression », je perds des ami.es – ou en tout cas j'ai peur d'en perdre. Je deviens un phénomène un peu saoulant, un disque rayé, un truc pas sexy, un peu honteux, obsédé, obtus. Il faut que j'arrête tout ça. Ou pour le dire plus concrètement, que j'arrête de m'investir si entièrement dans des dynamiques anti-rep, que j'arrête de ne parler et de ne lire qu'autour de ça. Il faut qu'un truc s'inverse dans mon cerveau, que mon imaginaire cherche ailleurs les moteurs de la révolte et de l'organisation collective.

Après quatre années de plongée, je tente le pédalo-stop pour changer de latitude et apprendre à prendre la lutte par d'autres bouts. Mais l'histoire sans fin, c'est ce foutu procès qui continue pendant sept ans, loin de moi, en Suisse, en langue allemande. Trois mille euros pêchés dans les concerts de soutien, mais surtout dans mon RMI. Les procès plus récents, les personnes enfermées ici, remettent la dette restante à plus tard. Le dernier recours est débouté en juin 2007, par ces messieurs des Droits Européens de l'Homme qui confirment ainsi mon discret blason de leader de vous savez qui, pour vous savez quoi, d'envergure internationale s'il-vous-plaît.

L'écriture de ce texte me poursuit. Finir ce récit. Pour chercher les huit mille francs suisses (cinq mille trois cents euros) que l'avocat a encore avancés de sa poche. Finir ce récit. Pour fermer quelques portes qui claquent (encore) trop fort dans mon cerveau. Finir ce récit pour finir ce récit. Le reste du temps, je m'emploie surtout à parler d'autre choses ; à ne « faire de l'antirep » que discrètement, lorsque l'occasion se présente. Comme par inadvertance. Juste m'en reprendre un *shoot* pour la Cause.

SOIRÉE GLACIALE

Nous sommes deux, dans une ferme ensevelie sous la neige, pris.es en tenaille entre le rayonnement brûlant du poêle et le froid tout autour.

Il me raconte son voyage hallucinant, au Mexique, dans les années 1990. Avec un groupe d'ami.es, illes se sont fait passer pour les membres d'associations de défense des droits humains. Cela leur a permis de se constituer en « mission civile d'observation » et de parcourir l'État du Guerrero alors en pleine effervescence sociale. La répression par l'armée et les paramilitaires battait son plein. Il a rencontré des gens en prison qui venaient d'être torturé.es. Il a séjourné dans le local d'une organisation paysanne où étaient exposées les photos de trente-et-une personnes tuées par la répression, une bougie allumée sous chaque portrait. Le secrétaire du syndicat lui avait expliqué que tous ses prédécesseurs avaient été assassinés et il avait ajouté « j'accepte cette fonction et je reste en place, même si je sais que je finirai moi aussi assassiné. Notre lutte pour la terre est vitale, nous devons

la continuer, je prends ce rôle qui doit être assumé ».

Mes pensées font le va-et-vient entre ces meurtres et les 70 000 personnes qui croupissent dans les taules en France, entre la torture et le recouplement ADN. Et il me semble alors que nous sommes épargné.es dans ce pays... ou du moins dans notre petit milieu contestataire... ou du moins à la maison... Ou pas ? Mon cœur balance : dois-je tempérer ce sentiment de danger ou le prendre au sérieux ? La question de la réaction collective face à la répression reste entière.

Au milieu de cette nuit glaciale et perchée dans la montagne, je veux que les mots « lutte » et « solidarité » forment une flamme qui brûle dans les cœurs et se partage, se répande, se propage. Une flamme qui résiste, et qui tient face aux coups, face aux armes et face aux prisons.

CAMILLE CRABE





VIANDE, COUPLE ET TRADITION

Se soumettre aux lois du marché, faire des enfants avec un homme et rester à ses côtés pour les éduquer, avoir un travail salarié pour payer le loyer, la bagnole et l'eau qui sort du robinet, manger de la viande, être soit de droite soit de gauche... Beaucoup diront que c'est la vie, que c'est normal, que c'est comme ça. « La Mentalité du mangeur de viande » nous rappelle que les choix d'évidence sont souvent des choix idéologiques et invite à en décortiquer un ressort tenace : le propre des idéologies dominantes est souvent d'être cachées.

Les extraits reproduits ci-dessous viennent d'un peu loin : l'article complet a été publié dans *Alternatives Végétariennes* n°89, journal reprenant lui-même la publication états-unienne *Vegetarian Voice* de l'été 2009 [1]. Ce texte m'a, au premier abord, un peu rebutée par sa façon d'énoncer une stratégie de lutte politique à la manière de recommandations de *coaching*. Je l'ai retourné en tous sens, découpé et finalement commenté, pour en extraire la matière qui m'avait lancée avec quelques complices dans de passionnants débats. D'abord sur les luttes idéologiques contre d'autres idéologies. Ensuite sur les limites et les forces des dynamiques identitaires sur lesquelles elles s'appuient.

LARS BERNDT

[1] *Vegetarian Voice* – Volume 31 – n°2 (été 2009) – « The Mentality of Meat »
Alternatives végétariennes n°98, revue de l'Association végétarienne de France,
www.vegetarisme.fr

LA MENTALITÉ DU MANGEUR DE VIANDE

[...] Ce qui est le plus déroutant n'est pas la tendance des personnes mangeant de la viande à éviter de réfléchir à leurs choix alimentaires, mais l'éventail d'explications qu'elles avancent pour arguer qu'il est « impossible » d'arrêter de manger de la viande. Après avoir pris connaissance des innombrables avantages nutritionnels d'une alimentation végétale, le mangeur de viande conscient de sa santé clame haut et fort qu'il ne veut pas risquer une carence en protéines. Après avoir lu les statistiques relatives aux dommages environnementaux causés par l'élevage du bétail, la mangeuse de viande conductrice de voiture hybride dit qu'elle est déjà bien engagée dans le combat social par ailleurs et qu'elle ne mange pas beaucoup de viande rouge. [...] Ces mêmes personnes qui trouvent impossible d'arrêter de manger de la viande ont été capables d'élever seules leur famille, de survivre à une maladie grave, de faire des études longues, de surmonter un profond traumatisme, de gagner un prix Nobel ou bien d'accomplir de nombreux exploits qui demandaient bien plus d'efforts et de sacrifices que le fait de devenir végétarien.

De façon tout à fait compréhensible, les messages contradictoires envoyés par les mangeurs de viande exaspèrent et contrarient les végétariens. Pourtant, plutôt que questionner la mentalité des mangeurs de viande, ce qui conduirait à une meilleure compréhension, les végétariens interrogent leur personnalité, ce qui entraîne davantage de tensions et de troubles – au mieux, le mangeur de viande est perçu comme égoïste et fainéant, comme faisant passer son propre confort et la facilité avant la vie des animaux et la préservation de la planète. Bien que de telles conclusions soient logiques pour les végétariens, ces assertions sont contestables car aussi illogiques que celles mises en avant par les mangeurs de viande. Nombre de ces

derniers sont aussi des pères, mères aimants, des amis, des secouristes, des professeurs dévoués, des militants passionnés, des chefs de communauté infatigables, des philanthropes au bon cœur, des personnes prenant soin des animaux avec compassion, des partenaires dévoués, de grands humanistes. La mentalité liée à la viande est telle qu'elle pousse des personnes humaines et rationnelles à avoir des comportements inhumains et irrationnels, sans même qu'elles réalisent ce qu'elles sont en train de faire. Aussi, les végétariens feraient bien mieux de se concentrer sur la mentalité des mangeurs de viande plutôt que sur leur moralité et engager les discussions avec de la curiosité plutôt que du ressentiment.

[...] Les végétariens – et même un bon nombre de mangeurs de viande – comprennent pourquoi on ne devrait pas consommer de viande, mais peu de personnes comprennent pourquoi elles en mangent effectivement et c'est ce dernier point qui doit être abordé pour avoir des discussions plus fructueuses sur la question de la consommation de viande.

IDÉOLOGIE

Les réponses aux questions ci-dessus n'ont de sens qu'au travers du prisme de l'idéologie. Une idéologie est un système de croyance sociale qui structure les convictions, les sentiments et les comportements des gens. Une idéologie dominante est le système de croyance d'un groupe social (ayant le pouvoir) dominant – par exemple les Blancs, les hommes ou les personnes favorisées sur le plan économique – et ceci est si socialement enraciné que cette influence est quasiment invisible. Les idéologies dominantes construisent notre réalité : elles forment le prisme au travers duquel nous voyons le monde en promouvant des convictions, des attitudes, des pratiques, des lois, des valeurs et des normes sociales comme autant de vérités universelles plutôt que comme

un ensemble d'opinions qui reflètent et renforcent les intérêts du groupe majoritaire détenant le pouvoir.

Les idéologies dominantes dont les principes (convictions, pratiques) vont à l'encontre des valeurs les plus profondes de la plupart des personnes doivent activement s'assurer de la participation de la population. Sans soutien populaire, le système s'effondrerait. Ces idéologies reposent sur des stratégies spécifiques, ou des systèmes de défense, afin de cacher les contradictions qui existent entre les valeurs et les comportements des gens, ce qui leur permet de faire des entorses à ce qu'ils considèreraient autrement comme éthique. De telles idéologies existent à la fois au plan social et au plan individuel. Leurs défenses opèrent à un niveau extérieur (en formant les institutions sociales et les normes) et intérieur (en modelant notre mentalité). Les défenses extérieures soutiennent une structure sociale qui force les gens à se conformer à la norme en récompensant ceux qui s'y soumettent (par exemple en les faisant se sentir socialement intégrés) et en punissant ceux qui en dévient (par exemple en les faisant se sentir inférieurs et exclus). Les défenses internes renforcent la mentalité qui va dans le sens des normes sociales, et ces défenses sont activées chaque fois qu'une information vient menacer l'idéologie. Les défenses internes ne sont pas des réponses logiques ; ce sont des réactions automatiques venant bloquer ou distordre les informations qui dénoncent l'idéologie. La principale défense d'une idéologie dominante [...] est l'invisibilité, et le meilleur moyen d'être invisible, c'est de ne pas être nommé. Si on ne nomme pas, on ne voit pas, et si on ne voit pas, on ne peut pas en parler. L'invisibilité protège l'idéologie d'un examen rigoureux qui, alors, la remettrait en question. C'est l'une des raisons pour lesquelles seules les idéologies non dominantes sont nommées, au moins au début ; par exemple, il existe depuis longtemps un nom pour l'idéologie de ceux qui ne mangent pas de viande, c'est le végétarisme. L'idéologie dominante, de la consommation de viande, n'a de nom que depuis très peu de temps.

LE CARNISME

Le carnisme est le nom que j'ai donné à l'idéologie selon laquelle on considère éthique et adapté de manger certains animaux. Dans la mesure où manger de la viande n'est pas nécessaire à la survie, il s'agit d'un choix, et les choix prennent toujours leur racine dans les convictions. [...] Pour les humains, manger de la viande n'est pas une nécessité biologique, mais un choix philosophique basé sur un ensemble de considérations à l'égard des animaux, du monde et de soi-même [1].

En ne nommant pas le système qu'est le carnisme, la consommation de viande est davantage envisagée comme une donnée que comme un choix [...]. Cette absence de prise de conscience explique pourquoi les gens mangent des cochons mais pas des chiens et n'ont aucune idée de la raison pour laquelle ils le font. Le carnisme est un système qui s'organise autour d'une souffrance animale intense et inutile. Puisque la plupart des gens ne veulent pas provoquer de souffrance animale, ni même savoir qu'ils participent à cette souffrance, le système les empêche de faire le lien, au plan émotionnel et psychologique. Le

système du carnisme est construit de telle manière qu'il empêche toute prise de conscience pour bloquer toute empathie ainsi que le dégoût qui l'accompagne. Lorsqu'une personne s'assoit pour manger un hamburger par exemple, elle n'a pas conscience de l'animal vivant qu'elle mange et elle n'y pense pas. [...] Le carnisme permet aux gens de manger de la viande provenant de certains groupes d'animaux en utilisant un système de défense spécifique qui agit tant au niveau collectif qu'individuel. [...] Les défenses du carnisme sont massives et multiples, et appartiennent aux profondeurs de nos sociétés et de nos esprits.

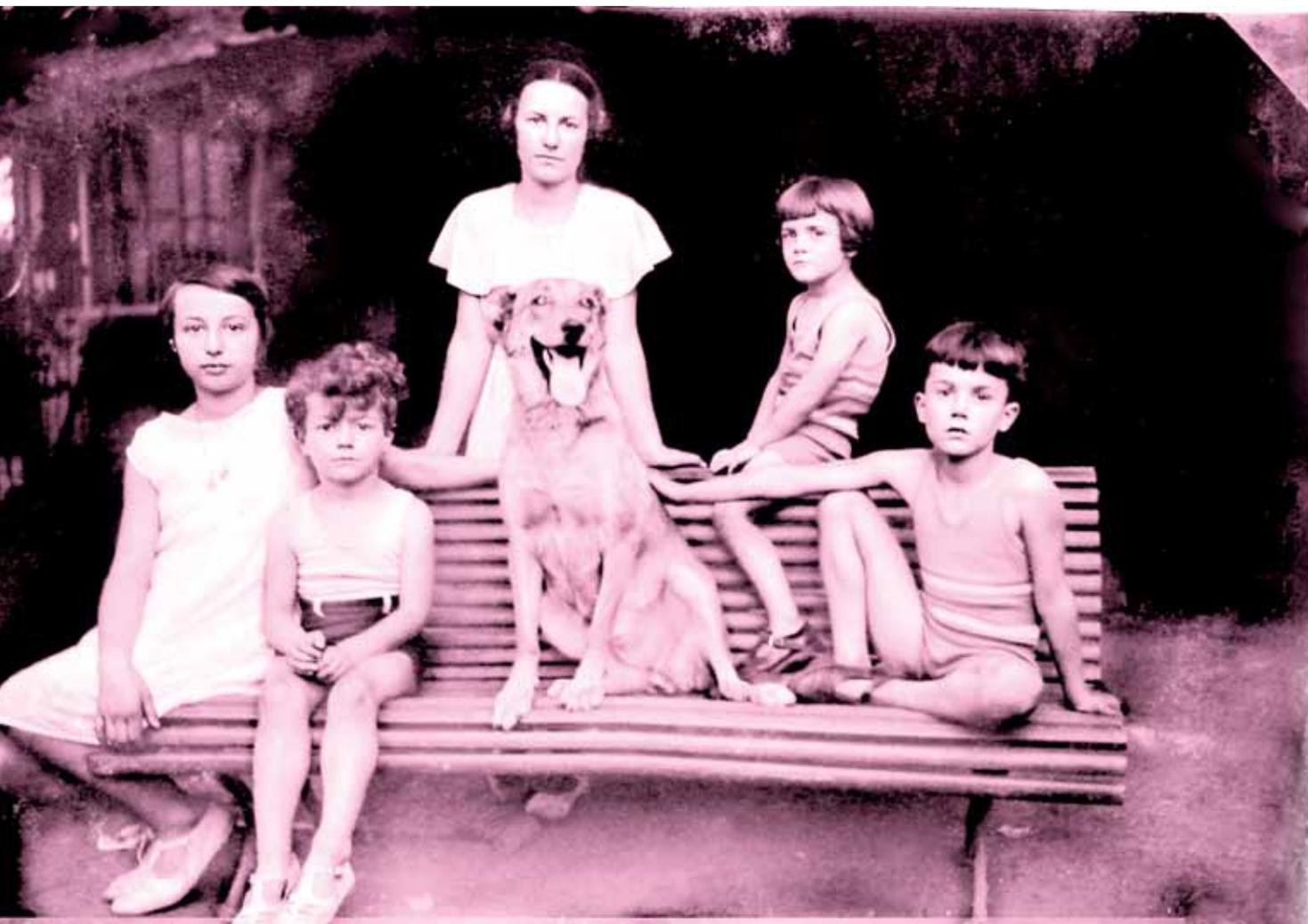
AU SUJET DES CARNISTES

Beaucoup de tensions et de malentendus entre les végétariens et les mangeurs de viande, ou carnistes, existent parce qu'aucun de ces deux groupes ne reconnaît la mentalité carniste ni la pression considérable qui s'exerce pour maintenir le statu quo du système carniste. [...] Les carnistes sont pris au piège d'un système invisible qui fonctionne activement

pour les contraindre à agir à l'encontre de leurs intérêts propres (cohérence psychologique, authenticité émotionnelle) et de l'intérêt des autres. [...] Demander aux carnistes de cesser de manger de la viande représente bien plus que demander un changement de comportement. C'est demander une modification fondamentale de l'identité, une profonde révolution conceptuelle, et que les carnistes résistent à des défenses psychologiques profondément enracinées. Peu importe qu'il vous ait été facile d'arrêter de manger de la viande, pour la plupart des gens, ce type de changement survient dans le temps, lorsqu'ils se sentent suffisamment en sécurité d'un point de vue psychologique et émotionnel pour commencer à remettre en cause quelques-unes de leurs convictions très anciennes.

[...] En rendant visible ce qui était invisible, nous mettons un pied hors du système carniste et nous pouvons choisir comment nous y prenons part. [...]

MÉLANIE JOY



LA MENTALITÉ DES GENS QUI ME RESSEMBLENT

Il me plaît de creuser cette idée des choix tactiques à opérer dans nos luttes, en suivant la proposition de Mélanie Joy : s'attacher à la mentalité de celles et ceux qui endossent ces idéologies dominantes, plutôt qu'à leur moralité.

Mépriser des personnes, les considérer comme des ennemi.es à écarter ou à convaincre peut-il permettre de renverser l'idéologie dominante ? L'auteure part du constat que les idéologies sont très profondément inscrites dans nos corps et nos esprits. Elle en conclut qu'il est vain, pour impulser un changement, de s'attaquer de manière frontale à des personnes en les réduisant aux convictions et aux pratiques que nous jugerions néfastes, paradoxales, mauvaises. En d'autres termes, qu'il est vain, voire contre-productif, de réduire un individu qui endosse une idéologie donnée à cette idéologie. Elle propose de se dégager de ces réflexes identitaires chaque fois que l'on voudra ouvrir un espace de rencontre, de compréhension et des possibilités de changements plus largement partagés...

Je suis moi-même immergée dans des milieux militants variés, ballotée entre groupes de travail non mixtes, collectifs affinitaires fermés, réseaux de lutte sur des terrains spécifiques, amitiés très politiques, etc., et ce point-de-vue a réveillé en moi cette question de la fermeture des cercles activistes : sûrs de leurs idées et de leurs attachements au point parfois d'être sourds aux rencontres, incapables de partage, cruels et dogmatiques. J'ai accueilli avec plaisir cette attention à ce qui nous constitue intimement, à la proposition d'une analyse politique qui ne veut pas faire l'économie de ce qui se travaille en chacun.e.

Pour autant, je me suis aussi rappelé que cette manière de s'attacher aux personnes présentait de sérieuses limites, si on ne prenait pas garde à politiser l'intime et rappeler le contexte social dans lequel il s'inscrit. C'est pourquoi je voudrais formuler ici en quelques mots, et en complément de cet usage tactique (et éthique !) de l'empathie, deux autres postures/modes d'actions. Elles me semblent complémentaires et nécessaires, pour ne pas faire des propositions de Mélanie Joy une tendance à la psychologisation des convictions et des comportements, qui nous ferait perdre de vue la perspective d'un changement radical et délégitimerait des choix, des idées et des ruptures dont nous avons besoin.

En effet, chercher à comprendre, ou du moins à passer outre, des comportements que je désapprouve, me semble problématique, si cela permet de les justifier, de les excuser, de ne pas m'en protéger envers et contre ceux qui les mettent en œuvre. Sortir des logiques identitaires n'exclut pas de poser des limites et de rejeter des idées et des pratiques, pour se défendre, ne pas subir certaines choses, rendre visible qu'on les désapprouve. En tant que féministe, j'ajouterais encore que j'ai personnellement fait un sacré bout de chemin pour apprendre à ne pas tout le temps être dans la compréhension et la bienveillance (comme mon rôle social « de femme » semblait m'y prédestiner), et à dire « non », à affirmer mes propres besoins, bref à exister pour moi-même et à gagner en force, en cessant d'être exclusivement au service des autres. Je veux donc bien accorder à ce texte toute sa pertinence stratégique, tout en rappelant ce qui constitue une victoire pour moi-même et plus largement pour les mouvements d'émancipation.

D'autre part il me semble, comme Mélanie Joy nous le rappelle dans son article, que les luttes politiques ne se jouent pas seulement dans la rue et par les actes, mais aussi sur le plan des pensées et des valeurs. Si l'on s'emploie à saper les systèmes idéologiques qui nous oppriment, à renverser des évidences et à ouvrir les carcans moraux, je crois qu'il est important de façonner des valeurs différentes et plus ouvertes, des idéologies qui nous conviennent plus et que nous pourrions leur substituer. Dans ce but, il me semble également nécessaire de se retrouver entre personnes qui se comprennent, qui partagent la même condition, qui ont su tisser une affinité et une confiance plus grande.

[1] Ce point ne s'applique pas aux personnes qui sont géographiquement ou économiquement dans l'impossibilité de choisir de manger ou non de la viande.

Sur le terrain des idées, adopter selon les circonstances l'empathie, l'affirmation de limites et de ruptures, ainsi que la recherche de pensées puissantes, me semble judicieux pour penser la transformation sociale et les luttes.

MON CORPS EST UN CHAMP DE BATAILLE^[1]

Le texte de la rubrique « politico-érotique » du numéro un de TIMULT a suscité des retours variables, allant de l'enthousiasme joyeux à la déception. Certain.es furent donc déçues que nous ayons laissé la place à un récit abordant la sexualité et les plaisirs érotiques sous l'angle de la performance et de la satisfaction. Il est vrai que dans notre monde, la relation intime au corps et à ses plaisirs est bien souvent affaire de frustration, de honte, de solitude ou de violence.

Nous avons donc décidé d'alterner et de varier les points de vue sur l'univers du corps.

Ce texte, « Vagins de famille », braque les projecteurs sur des réalités soigneusement camouflées, l'envers du décors de l'institution du mariage, du couple hétérosexuel, de la sexualité fidèle et monogame.

[1] en référence aux deux ouvrages publiés aux éditions ma colère, *Mon corps est un champ de bataille*, Tome 1 (nov. 2004) et Tome 2 (fév. 2009).

Le Tome 1 présentent des « analyses, témoignages et illustrations personnelles questionnant la représentation unique du corps des femmes dans notre société et ses impacts parfois dévastateurs ».

Le Tome 2 fait suite à un appel à contributions.

Vagins de famille

À quoi ressemble mon vagin ?

Vous vous êtes déjà posé la question, vous ? Moi, la première fois que je me suis posé la question, c'était après avoir vu les monologues du vagin. À quoi il ressemble...

Je me suis même demandée : est-ce que mon vagin ressemble à celui de ma mère ? Est-ce qu'on aurait des vagins de famille, comme on a des nez de famille ? Moi, c'est pas de bol, on m'a toujours dit que mon nez ressemble à celui de mon père.

Parce que j'ai appris aussi que, quand on est un fœtus, il y a, à un moment, un processus chimique, qui fait que, d'un même organe de départ, ça devient mâle ou femelle. Ça donne une jolie cavité douillette, ou un petit bout de chair qui pendouille. Et oui !

Non, je me suis posée la question, parce que j'ai appris que ma mère a un vagin renversé. Moi, j'imagine qu'un vagin renversé, ça veut dire qu'au lieu d'être à la verticale, il est à l'horizontale. Ou l'inverse. C'est ma soeur qui m'a dit que ma mère lui a dit que sa gynéco lui avait dit qu'elle avait un vagin renversé. La gynéco de ma soeur, qui est aussi celle de ma mère (et oui, je vous préviens, c'est des histoires de famille), lui a dit qu'elle aussi avait un vagin renversé, et que la conséquence de tout ça, c'est que la levrette, c'est niet. Bref, c'est ma soeur qui m'a dit tout ça, à la fois, on imagine mal ma mère me dire : « Ecoute ma fille, tu as peut-être un vagin renversé, alors, la levrette, laisse tomber... » Quoique...

La gynéco a aussi dit à ma soeur qu'elle avait un vagin triste. Vous vous imaginez

ce que c'est un vagin triste, vous ? Moi j'imagine un vagin déprimé, les parois blafardes, la tête glaireuse en larme... Non, en fait, c'est plutôt l'inverse. Un vagin triste, c'est un vagin qui ne régule pas bien son écosystème, dont la flore vaginale est fanée, c'est l'hiver du vagin. Ou plutôt le désert. Des fois, son vagin

est si sec qu'elle a de petites crevasses. Le désert. Le Sahel. Sec. Sec comme un coup de trique comme dirait l'autre... Je m'égare.

Donc, ma question était : à quoi ressemble mon vagin ? Parce que le vagin, c'est difficile à imaginer, c'est un peu

comme un fantôme... « *Vagin, es-tu là ?* » Le clitoris, pas de problème, toujours présent. Mais le vagin ?

Je me suis même demandée : est-ce que mon vagin ressemble à celui de mes aïeules ? Vous vous êtes déjà imaginé le vagin de votre grand-mère, vous ? Allez-y, essayez ! Non, je vois que vous faites semblant. Fermez les yeux. Allez ! Imaginez le merveilleux vagin de votre grand-mère... Bon, à l'âge que vous voulez. Son jeune vagin de jeune fille... Son vagin par lequel est passée votre mère... Son vieux vagin barbu. Ah la la, le vagin de ma grand-mère. Le vagin de ma grand-mère, c'est toute une histoire, vous savez. Une histoire triste. Moi, je l'imagine à la mort de mon grand-père. Je l'imagine comme un juif à la libération. J'imagine son vieux vagin fatigué. Son vieux vagin torturé. Est-ce qu'il s'est remis de ses tortures ?

Est-ce qu'il a des cicatrices ? Parce qu'un nez cassé, ça se voit, mais un vagin cassé ? Est-ce que, à force qu'il y ait des nez cassés dans une famille, on naîtrait avec des nez cassés, hé, qui sait ? Qui dit que le vagin de ma mère ne s'est pas renversé par rébellion ? « Renversez les vagins ! »

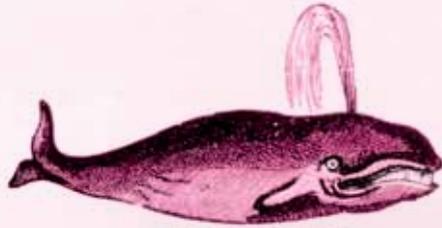
Si je peux me permettre, je vais vous raconter l'histoire de ma grand-mère. Parce que l'histoire de son vagin, c'est elle qui me l'a racontée. Je l'écoute. J'espère que les mots qu'elle me dit sont une pommade pour son pauvre vieux vagin.

Vous voyez, j'ai commencé guillerette, peur de rien, et là, c'est plus dur. La pu-

deur revient. Je ne veux pas. La pudeur, c'est du cache vagin cassé. Comme les lunettes de soleil sur l'oeil au beurre noir. Mais comment vous dire ? Comment on en est venues à parler de ça ? Ça a commencé avec sa naissance. Elle m'a raconté comment elle est née d'une fille mère. Une femme, sûrement violée, par une bande du village. Une femme triste, brisée. Elle m'a raconté comment elle s'est mariée après la libération avec un homme qui a exigé d'elle, tous les soirs, un rapport sexuel : on se demande



MON CORPS EST UN CHAMP DE BATAILLE



qui était « libéré ». « Je n'ai jamais aimé, elle m'a dit. En 28 ans de mariage, pas une fois. » Tous les soirs. Ma grand-mère a vécu 28 ans en état de siège. On ne risque pas d'en parler, de ça, dans les livres d'histoire. Et on en hérite de ça ?

Mais ma mère, les années 1970, le MLF, « Libérez les vagins, Libérez les vagins ! » Et hop, le vagin renversé ! Et paf,

elle rencontre mon père.

Un jour que j'avais mal au vagin, elle m'a dit, qu'après un rapport sexuel, elle avait eu le col de l'utérus un peu déchiré. Là, j'ai compris le coup du vagin renversé et de la levrette « niet ».

Mes parents, les années 1970, les femmes « libérées ». Mon père, anti-

sexiste qu'il dit, et qui clame sur tous les toits qu'il s'y connaît en femmes et qu'il est un super coup.

Et crak.

« Libérez les vagins ! » Oui, mais de quoi ?

Et moi, à quoi ressemble mon vagin ?

PANTER PAN

Les « on adore »

Coucou,

Mon impression générale sur les textes de Timult I : ils sont FUYANTS. Ils abordent, ou commencent à aborder, des questions importantes, mais ne s'en emparent pas. Souvent, j'ai eu l'impression de rester sur ma faim, à me dire « mais où veulent-elles en venir ? », « oui, et alors ? », « oui, mais encore ? ».

On sent que vous avez des critiques de fond à porter aux « appellistes », mais on ne comprend pas trop d'où vous portez ces critiques, ni même dans quel but, ni encore en portant quoi comme « position(s) », comme manière d'envisager des perspectives révolutionnaires, ou des luttes. Si vous ne portez rien, ou presque, alors ça va, c'est « cohérent », mais alors quel intérêt de faire une revue ?

Thibaut

Bonjour,

Vous semblez concevoir la théorie critique comme une prise de tête somme toute stérile, et de toutes façons, trop compliquée pour pouvoir être utilisable dans la vie quotidienne. Outre qu'il n'est rien de simple, que tout est « prise de tête », en particulier l'amour, comme vous ne l'ignorez pas, se débarrasser ainsi aussi vite de la théorie critique, c'est offrir un boulevard à nos ennemis. [...]

En fait, j'ai l'impression que vous faites de la théorie comme Monsieur Jourdain faisait de la prose. [1]

[...] Malgré votre méfiance vis-à-vis de la théorie, vous publiez une revue, dont la nature est justement d'être théorique. Voilà une amusante contradiction que d'aucuns n'auront sans doute pas manqué de relever.

J'insiste, prenons-nous la tête avant qu'on nous la prenne, malgré toute la difficulté que nous rencontrons par cela, malgré parfois l'impression de stérilité que nos questionnements sans réponse apparente nous laissent comme traces d'amertume dans la gorge.

Gérard

[1] Référence à la pièce de Molière « Le Bourgeois Gentilhomme », qui se moque des bourgeois incultes, et dans laquelle Monsieur Jourdain est soudain très fier d'apprendre qu'il fait de la prose tant qu'il ne s'exprime pas en vers.



Chaud au cœur

Salut,

Tu as glissé de la joie dans notre boîte aux lettres. Je voulais t'écrire déjà depuis une semaine pour te dire qu'un petit Timult était passé dans ma vie. [...]

Faut que je te dise que je trouve ce magazine vraiment chouette... Enfin un magazine que je sais lire et comprendre ! merci ! merci d'avoir pensé aux gogoles comme moi qui ne savent pas lire les textes trop intellos !

J'aime J'aime J'aime.

Jasmine

Nous avons signé ces courriers avec d'autres noms que ceux des auteur.es, ne sachant pas si ces personnes voudraient être identifiées.

Bonjour,

Les apprentis raisonneurs, dont je suis, savent bien que l'intellect n'est que l'accessoire damné qui supplée, encore à ce jour, à leur pauvre condition humaine. Puis quand ils s'essayent à écrire quelque spéculation, la pauvreté de leur production les désole... Mais qu'importe, il faut remettre sans cesse l'ouvrage sur le métier.

[...] Bref, Timult est un bel objet, mais je ne l'achèterai pas, fut-il vendu dans mon supermarché favori, parce qu'il m'apparaît comme une collection de jolies cartes postales qui n'étanchent guère ma soif de raisonnements inspirants. Je me contenterai donc de rafraîchissements plus classiques qui ne décrètent pas que « *ce qui est mauvais est ce qui nuit à l'accroissement de notre puissance* », mais qui soutiennent, comme Spinoza après d'autres, qu'une certaine lucidité est pour tout être pensant, un passage essentiel sur le chemin de la joie.

Bon vent à votre navire, je crois bien que nous avons le même cap, même si nous n'avons pas choisi le même itinéraire.

Bernard

Cher timult,

à la première lecture j'ai particulièrement accroché avec les articles de Ultra Moderne Solitude.

je me sens ultra seule. je sais que ce qui me traverse (ma solitude, ma rage, ma tristesse, et mes désirs en général) ne sont pas à proprement parler « miens ». ce qui nous traverse nous traverse. n'empêche.

je travaille beaucoup. mais seule, c'est dur d'aboutir à quelque chose de partageable qui ne soit pas périmé le temps de le mettre en forme. j'ai besoin de contraintes, de jouer avec des contraintes, d'aller-retour, bref de partager.

invite-moi.

et, au risque de jouer le jeu biaisé de l'immédiateté post-moderne, je te dis quand même que pour moi le plus tôt sera le mieux.

Mouna

Plusieurs (hommes) se sont accordés à noter le manque de substance des textes : mais où veulent-elles donc en venir avec leurs écrits pleins de doutes et de raisonnements inachevés ?

À Timult, nous tenons pour acquis que le raisonnement logique, ou l'art de philosopher, n'est pas réservé aux personnes de « grande érudition ». Aussi n'avons-nous nullement l'intention d'« ouvrir le boulevard à nos ennemi.es » : si nous faisons preuve de méfiance à l'encontre de la théorie, ce n'est pas envers son existence, ni même l'idée de l'utiliser. Nous suggérons seulement qu'il est possible de produire des réflexions intéressantes en se passant des jargons universitaires. Pour gagner en force et en convictions, il nous paraît nécessaire de faire le détour par nos faiblesses et nos doutes, plutôt que de marteler des idées trop massives et désincarnées. Et, soutenant que « le privé est politique », il nous plaît d'exprimer des pensées au travers de récits et de ressentis. Cette série de « jolies cartes postales » résonne en nous, comme autant d'essais politiques abscons [2] en inspirent certain.es.

[2] Définition du Petit Larousse :
ABSCONS, **ONSE**, adj., (du latin *absconsus*),
difficile à comprendre ; obscur. *Langage abscons.*

Ce qui me plaît dans Timult, c'est qu'à la fois c'est assez spécialisé quand-même. Je veux dire, les thèmes traités sont assez spécifiques, et, si tu ne fais pas du tout partie de cet univers, tu peux être assez bousculée ou, en tous cas, interpellée. Et, à la fois, c'est pas inaccessible. Avec Nicole, on a eu une discussion, elle se demandait à quel public ça s'adressait. Ce n'est ni pour des spécialistes, ni pour du tout public. Je trouve intéressant que ça puisse être une sorte d'entre-deux sensible. Plutôt que ce soit quelque chose où on s'adresse pour vulgariser, pour que tout le monde puisse comprendre et suivre. Si quelqu'un.e l'aborde et ne comprend pas des choses, ça ne peut que lui donner envie d'aller creuser plus loin. De toutes façons, pour des gens qui font déjà partie de ces milieux, les questions que vous posez sont assez récurrentes. C'est intéressant justement cette approche sensible dans laquelle on peut se retrouver humainement. C'est ça qui m'a plu. Ça ne m'a ni intimidée, comme tu peux lire des choses qui t'intimident parce que tu as l'impression que les gens ont abouti à un truc qui est inaccessible. Ni intimidée, ni ennuyée. Et c'est là que ce n'est pas évident, je trouve. C'est troublant parce que, dans les livres, soit c'est trop vulgarisé et alors je peux m'ennuyer, soit c'est trop complexe et alors je ne parviens pas à y accéder. Du coup, ça m'a bien plu.

**Intervention de Danièle
dans un goûter-discussion autour de Timult**

De quoi continuer

Que personne n'hésite à solliciter Timult, si l'envie s'en fait sentir : nous voulons donner envie d'écrire, de s'entraîner dans ces tourbillons tumultueux de lettres enchevêtrées... Alors prenons rendez-vous, suggérons-nous des rencontres, à thème ou pas, et que valdinguent des stylos glissants sur papier blanc.

Salut,

Je t'envoie la traduction du texte « Dans les cuisines enfumées et ailleurs » [3].

Je suis allée à la Volksbühne [4], le 6 décembre 2009. Vingt ans après la première rencontre, presque deux cents femmes sont venues. La rencontre a été sympa, mais il faut dire que la plupart des anciennes activistes sont rentrées dans le rang. Les femmes se sont contentées de mesurer leur degré d'émancipation à leur accès au salariat. Le fait que l'on reste ainsi coincé.e dans le système merdique m'enrage encore. Même si je peux le comprendre dans les choix personnels. Comme l'a dit déjà une activiste, après le rejet de la grève générale à l'époque : « Nous ne sommes pas prêtes à nous battre, nous n'avons pas de vision à long terme et nous ne sommes pas vraiment courageuses. » Dommage.

Chaleureusement,
Hilda

[3] article publié dans TIMULT n° 1, octobre 2009

[4] théâtre et espace culturel à Berlin Est où se sont réunies des femmes après la chute du mur en 1989 pour élaborer des pistes pour un changement politique radical à venir.

Bonjour,

J'aimerais lire dans vos pages des témoignages sur le choix de ne pas être parent, de ne pas procréer : je trouve que c'est une perspective qui est très rarement mise en avant (en tout cas, dans la presse que je lis) bien qu'assez courante, et c'est dommage que ces choix soient souvent passés sous silence.

Au niveau stratégie, j'aimerais trouver dans Timult des réflexions et témoignages sur « le militantisme, entre plaisir et efficacité ». Je m'explique : quelques vieux militants, que j'aime bien, m'expliquent que c'est parce qu'ils ont toujours su allier leur engagement à une forme de plaisir qu'ils sont toujours là. Mais à l'inverse, il y a cette impression que, parfois, on est là juste pour se faire plaisir, sans considération pour une véritable utilité de nos efforts.

Je suis persuadé que Timult saura contribuer à m'éclairer sur ces questions et bien d'autres !

Gilbert



Bonjour,

Sur le fond des articles, l'expression, l'interrogation, le doute : tout ceci est bien présenté et intéressant. Il existe là la nécessaire et fondamentale distance par rapport à son action et cela fait du bien.

Là où je m'y retrouve moins, c'est l'absence de narration de ce qui révolte, comme si c'était entendu. Ce tacite-là me semble dommageable. Oui la révolte est exprimée, la nécessité d'agir aussi, l'exigence de penser l'action également : super. Mais le pourquoi je me révolte manque de manière générale même s'il affleure ici ou là.

Mes propos ne sont pas critiques (au sens négatif) mais plutôt des remarques d'intérêt.

L'endroit où je serais critique s'inscrit dans ce que je repère comme adhésion à des mythes : par exemple, qu'il y aurait eu des révolutionnaires sérieux, organisés, etc., de vrais révolutionnaires au regard des piètres militants d'aujourd'hui ! Les historiens nous disent le contraire : l'improvisation, le petit nombre, le manque de constance, l'étroitesse de certains révolutionnaires, etc. Être critique envers soi, et donc lucide, n'est pas se déprécier, surtout au regard d'un passé reconstruit et faux.

Charles

Bonjour,

Dans Timult n° 1, la fin du chapitre VI de l'article « entre colère et perplexité » m'a paru presque naïf. C'est dommage d'en rester à « peut-il exister des émeutes féministes, non-validentistes qui n'enferment pas les personnes dans leurs peurs, leurs limites, leurs rôles ? »

Et le plus fort, c'est d'imaginer une émeute « non-validiste » ! Si ça c'est pas du questionnement « bien pensant », juste pour la forme, mais totalement dénué de sérieux, alors franchement je ne sais pas ce que c'est ! À la limite, on peut imaginer une émeute exclusivement constituée de gens en fauteuil, troublant la police par l'incongruité et la nouveauté totale de la situation, mais comment penser sérieusement une émeute « non-validiste », quand les flics sont tous valides, ultra-équipés ?

Il n'y a pas d'émeute trop cool, où tout le monde se sent bien, sans peur ni rien, avec des flics respectueux qui ouvrent les portes du commissariat et rendent les armes en disant « vous avez raison, on ne fait que maintenir un système basé sur des dominations dégueulasses, faites-vous plaisir équitablement et détruisez tout, une bonne fois pour toutes ».

La question se retourne en « comment, avec nos peurs, nos difficultés, physiques et/ou mentales, peut-on réussir, individuellement ET collectivement, à se sentir à l'aise dans ce genre de moment, comment se sentir porteur.euse d'une offensive collective ? ». En tous cas, on peut voir, individuellement et collectivement, où est-ce que ça coince, où est-ce qu'on se sent le moins à l'aise, qu'est-ce qu'on se sent prêt.e à faire, qu'est-ce qu'on aurait envie de faire, et en fonction, « travailler » certains domaines. Et pas besoin d'être Sébastien Chabal [5] pour adopter la technique bien connue du « mords et fuis » (parce qu'en général, une émeute n'est pas un affrontement à la Astérix et Obélix : y'a rarement du corps à corps).

Et c'est comme tout, pour s'approprier des savoir-faire (ça va de l'écriture à la baston, en passant par la plomberie) faut des « outils », de l'entraînement, de « l'apprentissage sur le tas », etc.

Et pour ça, parfois, les récits aident (mais toujours moins qu'une expérience vécue), et « vos » récits de la première partie sont fuyants, en mode « fictif », donc on n'y apprend pas grand-chose, je trouve.

[...]

Pour aborder un autre sujet, je trouve étonnant et décevant que rien n'indique que c'est un projet féministe non-mixte, rien ne permet de comprendre que c'est une revue faite/écrite seulement par des meufs.

C'est vraiment dommage, notamment parce que c'est rare les trucs non-mixtes qui parlent d'autres choses que de féminisme et de ressenti.

Torsten

Il est étonnant que nous devons absolument afficher, défendre ou mettre en avant le choix dont parle Torsten dans ce dernier extrait. Parce que vous avez dû remarquer, tout de même, qu'il existe un grand nombre de revues, journaux ou autres recueils de textes écrits exclusivement entre hommes.

Et avons-nous déjà vu ces mêmes hommes écrire en guise d'avertissement : « nous avons décidé de n'écrire et réfléchir qu'entre porteurs de couilles, car nous nous sentons plus à l'aise dans ce cadre. Et puis rien à faire, les hommes sont quand même les seuls êtres à écrire des choses qui valent la peine d'être publiées et discutées » ?

La revue est fabriquée un peu partout, au gré de déplacements fugaces, par une équipe que l'on pourrait qualifier de « non-mixte », en effet. Sans vouloir chipoter, nous dirions plutôt que nous avons choisi de créer Timult en « mixité choisie ». Ce terme reflète mieux l'aspect bigarré de la constellation de personnes invitées à exister à travers la revue. En effet, Timult se veut une tribune d'expression pour personnes trans, gouines, femmes, monstres, etc. Alors, en parlant de mixité choisie, nous voulons souligner l'existence d'identités multiples plutôt que de lisser nos différences y *tutti quanti* !



[5] Auteur de la célèbre chanson « quand j'aime, je mords »

Femmes kurdes dans la lutte armée



NOTES DE LECTURE ET AUTRES BRÈVES

« Les femmes du Mont Ararat »

Documentaire réalisé par Erwann Briand, 1h24, 2004, distribué par Novociné.

Un film qui montre des femmes en armes, ce n'est pas fréquent. Ici on en voit six qui vivent dans le maquis, dorment avec leur kalashnikov, la graissent et la démontent tout en plaisantant ou expliquant le sens de leur lutte. Ces femmes sont engagées dans la guérilla au sein du PKK [1], et c'est ce qui crée la polémique autour du film. Parce qu'on sait que le PKK est une organisation hiérarchique, avec une idéologie communiste à tendance dogmatique et un leader charismatique quasi divinisé, certains trouvent ce film louche ou naïf, dans ce qu'il ne montre qu'un fragment peu représentatif de la lutte armée au Kurdistan.

On comprend tout de même bien que la lutte là-bas est question de survie, quand ton village est attaqué par l'armée, tes parents brutalisés et humiliés sous tes yeux et que le fait de parler kurde est passible de prison.

On devine aussi la force de ces femmes qui sont parvenues à s'imposer en tant qu'unités combattantes non mixtes au sein d'une culture très patriarcale. Il y a une scène où on les voit autour d'une table, discutant avec un chef homme, de leur choix d'être femmes combattantes, de comment ça déstabilise les rôles traditionnels de « la femme », de comment c'est dur pour ce type moustachu d'accepter une telle situation. L'une des femmes habillées de kaki évoque pudiquement le fait qu'elle a été excisée – j'ai découvert avec surprise que ces mutilations se pratiquent aussi au Kurdistan.

On voit aussi ces femmes dans un village qui discutent avec les habitantes, jeunes et vieilles mélangées, des cas de jeunes femmes suicidées à cause du mariage forcé. Une des combattantes, ayant grandi en France, parle bien français. Extrait :

La première fois que je suis venue, tout d'abord je suis montée à un endroit très haut. Puis j'ai crié : « Asadiiii !!! » Ça veut dire « Libertéééé !!! ». J'ai crié comme ça. Toutes mes amies ont cru que j'étais devenue folle. Elles m'ont regardée : « Pourquoi tu cries ? » J'ai dit : « Bé, j'suis libre ! »

Elles m'ont dit : « Ah bon ? On croyait que les filles qui viennent d'Europe elles se pensaient libres. »

J'ai dit : « Vous pouvez penser comme ça. Ici, je suis plus libre que les filles d'Europe. »

Elles m'ont dit : « Pourquoi ? Elles sont libres les filles d'Europe, elles ont les droits économiques, elles ont le droit d'étudier, elles ont beaucoup de droits. »

J'ai dit : « Moi j'ai le droit de crier très fort sur ces montagnes très hautes, de dire que je suis libre. Le problème, ce n'est pas d'être libre, le problème c'est de pouvoir crier que je suis libre. »

RENÉE GINGER

« Des femmes dans la guérilla kurde.

Motivation, identité et rapport des sexes dans l'armée de femmes du PKK^[1] »

Anja Flach, 2006, Köln, éditions Papy Rossa

Au sujet des femmes dans la lutte armée kurde, Anja Flach a publié en 2007, en allemand et aux éditions Papy Rossa, un livre intitulé *Des femmes dans la guérilla kurde. Motivation, identité et rapport des sexes dans l'armée de femmes du PKK.*

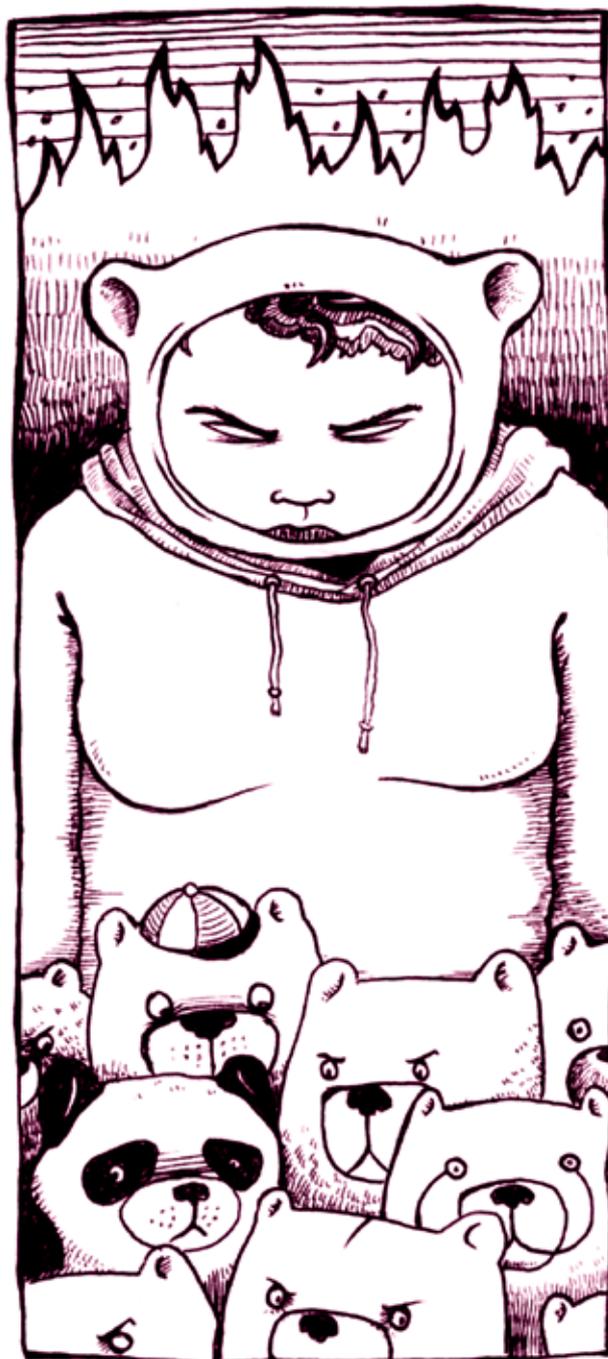
Ce livre se base sur les expériences et recherches d'Anja Flach qui a vécu entre l'été 1995 et l'hiver 1997 sur le territoire de lutte de l'armée du PKK.

Pendant cette période, l'armée non mixte des femmes kurdes (YAJK) était en cours de constitution.

Force de l'engagement et ruptures

Lors de ses rencontres avec les combattantes, Anja Flach affirme avoir été impressionnée par leur assurance et leur force rayonnante. Elle fut confrontée à leur quotidien dans l'armée et à leurs

trajectoires de vie/histoires personnelles. La plupart des femmes arrivaient de villages kurdes, elles étaient très jeunes au moment de leur intégration dans l'armée. L'entrée dans la guérilla était liée pour elles à une rupture et un déracinement par rapport à leur vie pré-existante. Elles se distancaient de manière radicale de leurs origines, leurs relations sociales antérieures et les structures familiales traditionnelles.



[1] *Partiya Karkerên Kurdistan*, parti politique le plus connu, au sein de la constellation d'organisations qui constitue le mouvement de lutte armée (et illégal) pour l'autonomie kurde. On compte notamment des populations kurdes sur les territoires maîtrisés par les régimes turc, iranien, irakien et syrien.

Le besoin d'autodétermination

Dans un premier temps, Anja Flach a réalisé des interviews et écrit un journal publié en 2003 (*Jiyaneke din : Ein anderes Leben*, éd. Mezopotamya).

Elle est retournée au Kurdistan entre l'automne 2006 et le printemps 2007 pour y faire de nouvelles interviews. Son deuxième livre est un travail de mémoire universitaire sur la question de l'identité de combattante dans l'armée non mixte kurde. Elle part de l'hypothèse que les femmes, ayant majoritairement grandi

sous le joug d'une société et de structures familiales patriarcales, sont en partie guidées, en entrant dans la lutte armée, par un besoin d'auto-détermination et de redéfinition de leur rôle et de leur identité en tant que femmes.

Ainsi, Anja Flach choisit une perspective interne en donnant le point de vue des femmes sur la guérilla. Elle ne se concentre donc pas tant sur l'idéologie de l'organisation que sur leur quotidien et leurs vécus.

Son travail s'appuie sur les méthodes et paradigmes de l'ethnologie féministe,

qui prend pour point de départ les relations entre les sexes, socialement et culturellement construites, afin d'analyser les structures politiques, économiques, idéologiques et culturelles d'une société.

Elle écrit : « *La question de savoir à quel point l'engagement des femmes dans des luttes de libération (anti-coloniales, nationalistes, ethniques...) induit leur propre libération est discutée d'une manière controversée parmi les féministes. Certaines pensent qu'un tel processus*

change inévitablement les conditions de vie et les perspectives des femmes. D'autres argumentent que les femmes sont bien souvent reléguées à leur place traditionnelle après le « succès de la lutte ». [...]

Edith Laudowicz a étudié les rôles des femmes dans différents mouvements de libération et elle a constaté qu'elles trouvent des conditions plus propices à leur libération dans des luttes qui sont liées à des idées communistes. Mais elle tient à souligner que ce ne sont pas les mouvements socialistes qui amènent en soi une libération des femmes, la place qu'elles réussissent à prendre dans le mouvement y est pour beaucoup.»

Histoire et paroles de combattantes

À partir de 1973, les prémisses du mouvement kurde sont apparus sous forme de « groupes idéologiques » – selon leur propre appellation – dans différentes villes de Turquie. Le PKK s'est constitué en 1978.

Sara : « La thèse selon laquelle il ne peut y avoir de libération nationale sans libération des femmes existait déjà, et elle était considérée comme importante. [...] Mais les contradictions profondes au sein de la société n'étaient pas encore nommées.»

À la fin des années 1970, les premiers groupes se sont retirés dans les montagnes, c'est le début de la guérilla.

Dans les années 1980 le pourcentage de femmes dans la guérilla aurait été de 10%. C'est aussi la période où le PKK se constitue en parti et en armée organisée. Jusque dans les années 1990, les familles essayent d'empêcher leurs filles de partir dans la guérilla. Mais lors de plusieurs insurrections populaires (serhildan en kurde) dans des villes et villages, les femmes ont joué un rôle central et cela en a encouragé beaucoup d'autres à

rejoindre la guérilla.

Nafye : « On peut dire que beaucoup de femmes sont venues là où ont eu lieu des serhildan. [...] Elles étaient conscientes politiquement mais elles n'avaient pas d'expérience. Elles ont cassé leurs chaînes, c'était quelque chose de nouveau pour les femmes, dans d'autres pays, dans d'autres révolutions cela n'existait pas. »

Naissance de groupes non mixtes

À partir du début des années 1990, des groupes non mixtes à l'intérieur du PKK se sont constitués.

Anja Flach souligne qu'au départ les femmes se sont heurtées à de nombreux problèmes : au sein de la société traditionnelle, elles étaient peu habituées à endosser les responsabilités, à porter des armes, à se battre et à évoluer librement à l'extérieur de leurs familles.

Aysel : « Ça été très difficile, parce qu'il y avait beaucoup de choses qu'on n'avait jamais apprises, les hommes savaient tout faire. »

Hatice : « Les femmes dans les mangas [petits groupes au sein de la guérilla] manquaient de confiance en elles-mêmes et envers les autres femmes. Elles ne savaient pas jusqu'où elles pouvaient aller dans la lutte, elles ne connaissaient pas leur force. Elles ne se sont pas beaucoup soutenues entre elles, elles ont discuté leurs problèmes surtout avec leurs amis hommes. Au début, elles n'ont pas suivi les ordres des commandantes, elles ont refusé d'accepter les ordres d'une femme. Mais dès qu'il y avait un homme, même un simple combattant sans compétence pour donner des ordres, elles acceptaient ce qu'il disait. »

En 1995, la YAJK (l'organisation des femmes libres du Kurdistan) était créée, et en 2002 le parti de la liberté des femmes

du Kurdistan (PAJK) et la force militaire non mixte (YJA star) virent le jour.

Sozdar : « En 1997-1998 nous avons pu nous émanciper définitivement du contrôle des hommes, aussi bien en ce qui concerne le savoir que la pratique. Il y avait des commandantes et il y avait un quartier général des femmes. Je dirais qu'aujourd'hui, il ne reste presque rien des inégalités, et même : il n'en reste vraiment plus rien. »

Pîroz : « À cette période (en 2001), les femmes avaient dépassé cette idée qu'elles étaient incapables d'être à la tête d'un groupe en lutte. Une femme seule ne peut arriver dans une position dirigeante. Il n'était plus possible de les diviser parce qu'elles avaient établi leur propre système. Les hommes ne pouvaient plus dire : « Cette femme sait se battre, elle peut venir avec nous », cette possibilité n'existait plus. Les femmes ont établi leur propre ordre. Nous avons maintenant notre propre organisation, la YJA Star, les femmes se sont développées et organisées sur le plan politique, militaire, sur tous les plans. C'est pour cela que les hommes n'ont plus la possibilité de nous diviser et de se servir de femmes contre d'autres femmes. »

Constitution d'une identité féministe

Anja Flach part du constat que les femmes ont eu des raisons et motivations différentes selon les périodes pour s'engager dans la guérilla. Elle raconte avoir toujours entendu parler de femmes qui fuyaient leurs familles pour rejoindre la guérilla. Elle conclut que l'oppression des femmes dans la société joue un rôle important dans leur choix.

Sozdar raconte son expérience dans les années 1990 : « [...] certainement, l'aspect idéologique était le moins important, je pense que 80% des femmes sont venues à cause de l'oppression dans leur famille, à cause du mariage forcé, à cause du mariage des mineures, parce que chez elles, elles n'étaient pas considérées comme des êtres humains. »

Pour comprendre la constitution d'une force des femmes au sein de l'armée, Anja Flach a cherché à décrire la constitution d'une identité « féministe » (solidaire d'autres femmes, susceptible





de défendre des intérêts des femmes dans les luttes et processus internes). Elle analyse certains aspects des institutions au sein de la guérilla, qui ont pu renforcer la constitution d'une identité de « femme libre ».

Le PKK – tout imprégné de préceptes communistes – cherche à repousser les tendances sociétales d'individualisation et à renforcer les structures collectives à coup de symboles et de rituels. Quand une personne rejoint le parti et la guérilla, elle renonce à sa vie personnelle. Les combattantes sont en rupture avec leurs familles, elles n'envoient plus de lettres et n'entrent plus en contact.

Chaque combattant.e est équipé.e d'un uniforme, d'une kalashnikov, de grenades et de munitions.

Pour les femmes apparaît une tension entre nouvelle identité et tradition.

Berivan : « Ils [les autres combattants dans la guérilla] voulaient que je porte le voile. Même à la maison, je n'en avais jamais porté. J'ai refusé. Tous ces combattants étaient peu éduqués, avaient rejoint la guérilla pour des raisons émotionnelles. »

Fonctionnements internes

Au sein de la guérilla, la formation, surtout politique, joue un rôle important. Anja Flach raconte qu'elle a souvent entendu

le slogan proclamant : « *Seulement 10% de la lutte est orientée contre l'ennemi, les 90% restant vers la construction d'une 'nouvelle personnalité'!* » La question de l'inégalité entre les sexes joue un rôle important dans les enseignements. Dans les académies de formation des femmes commandantes, des hommes accomplissent toutes les tâches ménagères et font la cuisine. Il existe une explication officielle à ce phénomène rare : les femmes ont ainsi plus de temps pour suivre les cours et, qui plus est, le patriarcat leur a déjà valu 5000 années d'avance en ce qui concerne les tâches ménagères...

Au sein du PKK, il existe une interdiction des relations « traditionnelles » entre hommes et femmes (relations sexuelles, relations de couple et mariage).

La PAJK justifie l'interdiction des relations sexuelles par la volonté d'empêcher les vieilles structures sociales de se reproduire.

Sara : « *Il n'y a pas d'endroit libéré pour mener des relations libérées. Quand l'organisation a grandi, les influences de la société féodale sont devenues plus fortes. Je ne parlerai néanmoins pas d'une interdiction, mais d'un essai de créer une nouvelle forme de relation entre hommes et femmes.* »

Anja Flach critique d'autres chercheuses, qui affirment que le PKK est réactionnaire en raison de la ségrégation entre les sexes. Elle souligne que la possibilité de ne pas se marier est une avancée pour l'émancipation des femmes kurdes. Même si cette argumentation paraît intéressante, il est regrettable que Anja Flach ne questionne pas plus cette interdiction: s'agit-il vraiment d'une émancipation ou plutôt d'une nouvelle tentative d'interdire aux femmes l'exploration de leurs sexualités (tandis que les hommes se replient sur les maisons closes) ?

Une guérilla en forme de conscience politique

Anja Flach en arrive à la conclusion que la lutte de guérilla du PKK n'aboutira jamais à une victoire militaire. Elle voit davantage les avancées sur le terrain de l'organisation des femmes et de la conscience politique de la population. Elle considère que l'identité de combattante a permis à beaucoup de femmes d'occuper des positions influentes également sur le terrain de l'organisation civile.

Elle écrit : « *D'un point de vue féministe, il me semble nécessaire d'échanger avec le mouvement des femmes au Moyen-Orient pour s'organiser contre la montée en puissance des mouvements religieux et nationalistes.* »

Par monts et par vaux

Des émissions de radio qui valent le coup...

Toulouse

Voy'elles est un collectif qui s'est créé lors de « la nuit des femmes à la radio » le 8 mars 2006, pour faire vivre une émission radio faite par des femmes, pour tout le monde, sur tous les sujets.

« L'état d'esprit défendu et porté collectivement est, entre autres, l'organisation collective, la liberté et l'autonomie de chacune, la liberté de paroles, de propositions et d'actions, la non-spécialité à travers l'échange de savoirs et de savoirs-faire techniques. *Voy'elles* se construit comme un laboratoire d'expériences parce que nous considérons chacune comme « experte de ses expériences. »

Tous les mercredis à partir de 19h30 sur Canal Sud 92.2FM, avec en alternance : soit une réunion où se discutent les projets communs et les prochaines émissions ; soit une émission en direct de 21h à 22h30 (rendez-vous de préparation à partir de 19h30)

Grenoble

DégenréE, l'émission pour déranger ! Émission féministe : actualité, analyses, témoignages, infos, débats, points de vue, musiques... de femmes, de lesbiennes, de trans et de monstres !

Sur Radio Kaléidoscope 97FM et www.radio-kaleidoscope.net. de 18h30 à 20h les 2^{ème} et 4^{ème} mercredi du mois (rediffusion les lundi suivant à 19h) Quelques émissions sur radio.indymedia.org degenree@pimienta.org

Cas libres

Une émission de radio « libre antenne » sur les questions des sexualités, des corps, des relations affectives (et bien d'autres choses encore !). Sans tabou ni jugement, appelez-nous au 04 76 09 09 09 pour poser vos questions, témoigner de vos expériences... En direct tous les 1^{er} et 3^{ème} jeudi du mois, de 20h à 21h sur Radio Kaléidoscope 97FM et sur <http://cas-libres.poirvion.org/>

Marseille

Le complot des cagoles

Une émission féministe par un groupe non-mixte à Marseille, tous les premier mercredi du mois sur Radio Galère à 88.4FM. Vous pouvez retrouver les émissions du mois sur le site de Radio Galère, pour l'écouter ou la télécharger.

Information femmes

Émission féministe (qui tourne depuis 25 ans!) tous les mardi soir de 20h30 à 22h sur Radio Galère à 88.4FM. Revue de presse, infos et réflexions autour des violences faites aux femmes, etc., en non mixité femme.

Saint-Etienne

Rien À Signaler

Émission féministe sur Radio Dio 89.5 FM, les 1^{er} et 3^{ème} mercredi du mois, de 20h à 21h <http://popcornradio.free.fr/> rienasignaler@herbesfolles.org

Lyon

On n'est pas des cadeaux !

Une émission transpédégouine et féministe, avec au programme : infos, blagues, récits, micros-trottoirs, reportages, analyses, queercore,... Un vendredi sur deux, 18h - 19h sur Radio Canut 102.2FM <http://audioblog.arteradio.com/deprav>

Lilith, Martine et les autres

« Parce qu'on en a marre qu'on parle à notre place, nous désirons nous réapproprier les espaces radiophoniques et les thèmes qui nous touchent. » # cinés-racismes-sexismes-musiques-actualités-personnel et politique-luttes-préventions-contraceptions-stratégies-et plus si affinités # Un vendredi sur deux, 18h - 19h sur Radio Canut 102.2FM.

Extrait

« Chacun est libre d'avoir un enfant, s'il le souhaite.

Un enfant, deux tout au plus. Une femme a son enfant maternel. Un homme a son enfant paternel. C'est un arrangement injuste pour les hommes, qui sont obligés de persuader une femme d'avoir un enfant pour eux. C'est un arrangement injuste pour les femmes, dont on attend qu'elle passent trois quart d'une année à porter l'enfant d'un autre. Pour les femmes qui veulent un enfant et ne peuvent pas en concevoir, ou pour celles dont la vie sexuelle est avec d'autres femmes, et qui

doivent donc persuader un homme ET une femme de faire un enfant pour elles, l'arrangement est doublement injuste. De fait, c'est un arrangement injuste. La sexualité et la justice ont bien peu de choses en commun, peut-être aucune. L'amour, l'amitié, la conscience, la générosité et l'obstination trouvent le moyen de faire fonctionner cet arrangement injuste, ce qui n'empêche pas l'anxiété et l'angoisse ; et ça ne marche pas toujours.

Le mariage et la liaison sont des options informelles, souvent choisies quand les enfants sont jeunes car de nombreuses femmes trouvent difficile de se séparer d'un

enfant paternel, et un foyespace pour quatre permet d'avoir beaucoup de place.

Beaucoup de femmes ne veulent pas avoir d'enfant ni en élever, tandis que beaucoup d'autres considèrent leur fertilité comme un privilège et une obligation, et quelques-unes en retirent une certaine fierté. On voit de temps en temps une femme qui se vante du nombre d'enfants paternels qu'elle a eus, comme pour un score de basket-ball. »

L'anniversaire du monde, Ursula Le Guin, éd. Laffont, collection Ailleurs et Demain, 2006, édition américaine 2002.

UN BRUIT DE GRELOT

Annnonce de la création d'une nouvelle zone d'expression transpédégouine anarka-féministe...

Ça se passe ici :

<http://unbruitdegrelot.herbesfolles.org>
Vous êtes donc invité.es, si le coeur vous en dit, à proposer vos textes, articles, dessins, poèmes, etc., afin d'enrichir ce site...

Vous pouvez envoyer vos chèques (à l'ordre de TIMULT), vos réclamations et lettres d'amour à:

TIMULT
15, rue Jacquet
38100 Grenoble

Pour devenir point de diffusion ou demander un abonnement, écrivez par papier ou par mail timult@riseup.net

Tournée

Que sait-on de l'entrain tumultueux d'une virée bretonne ? C'est avec une pointe de nostalgie post-envolée elfique, que la troisième mouture de Timult relatera dix jours de batifolages et pérégrinations en ces contrées océaniques. Au fil de la deuxième quinzaine de mars, se profilent à l'horizon les rencontres tant attendues entre aficionad@s de Timult et petites bandes de scribouillardes enthousiasmées par la brise et les bouffées d'échanges revigorants. Le The On-The-Road-Timult-Tour cheminera via Rennes, Brest, Nantes, et contrées environnantes. Ce sera l'occasion de discussions, débats, échanges en tous genres, mais aussi de moments furtifs, intimités partagées et autres joyeusetés dansantes. L'itinéraire étant déjà bouclé, n'hésitez pas à nous inviter

pour plus tard, quelque part, où que vous soyez, urbanité, Île de Ré, septentrion, vallée d'Astrée... Et puis, des bouts de ficelle, c'est important pour fabriquer cette revue. Mais Timult est gourmande figurez-vous, notamment en frais d'impression, de diffusion, et d'expédition. Alors nous ne saurions que trop vous suggérer d'organiser à l'occasion petits restos, soirées tango-disco, et tout autre

prétexte à réunir des luron.nes autour de réflexions inspirantes et de la thune en soutien à Timult.

Notre suggestion de dons en petites coupures a remporté un écho assez modéré. Merci en tous cas à toutes les personnes qui par leurs dons petits et grands nous ont aidé à boucler le budget du n° 1. Pour plus d'efficacité, nous avons désormais un compte bancaire, où pouvez nous envoyer des chèques à l'ordre de Timult.



Diffusion

Nous vous encourageons vivement, lecteur ou lectrice enthousiaste, à vous joindre à notre travail de fourmi en devenant « point de diffusion », et en distribuant le journal autour de chez vous. Si vous habitez loin de tout et que vous voulez quand-même nous lire, nous tentons une formule d'abonnement à prix libre (prix indicatif de quatre euros par numéro).

TEXTES

camille crabe
lars bernt
panter pan
renée ginger
quelques lectrices
et lecteurs assidu.es
un crew d'atelier

IMAGES

le dico
anouchkaya
samantha von urzt
ma charmante famille
ducleduc

MISE EN PAGE

loulou

ET AUSSI

josette trouhé
roselyne jénar
ufes
remuski
ducleduc
papy pipo
le rb
et les autres

RÉSOLUTIONS 2010

. pas plus de cinq
matchs par mois
. penser à acheter
le journal
. jeter ma DS

RÉCITS, ANALYSES & CRITIQUES

Prochain numéro

Le prochain numéro de TIMULT est prévu pour septembre 2010. Envoyez-nous vos réponses vénéreuses, vos questions cinglantes, vos analyses subtiles et vos textes timultueux à timult@riseup.net.



mars 2010 – deuxième numéro